

CAHIER METANOIA 155

EDITORIAL

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 57

VOYAGES

Au hasard de Shangai (suite)

RECHERCHES

Une métaphysique selon Thomas

En quête de la source, Jésus et l'Inde, sur les traces de Jésus (la genèse des Evangiles)

DEPART DE FRANCOIS GOHARD

BIBLIOGRAPHIE

*Les entretiens de Lahore entre le prince impérial Dârâ Shikûh et l'ascète hindou
Baba La'l Das*

Méditation au fil de la plume

François de Borman : l'Evangile selon Thomas, le Royaume intérieur

COURRIER DES LECTEURS

POESIES

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers, à partir du Cahier 151, sont mis en ligne sur le site de l'Association METANOIA ouvert aux membres de l'Association.

Si vous désirez acquérir des Cahiers déjà parus antérieurs au Cahier 151, veuillez adresser un chèque de 35 € par année à :

Association METANOIA - 45 rue Jeanne d'Arc 26740 Marsanne.

Les Cahiers des années de 1975 à 2012 sont disponibles, à raison de 35 € par année (3 ou 4 cahiers).

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

D'avance merci !

EDITORIAL

Le royaume du Père peut s'appeler simplement le Royaume, dont Jésus me dit qu'il est le dedans et qu'il est le dehors de moi. Je suis donc – honni soit qui mal y pense – le Roi absolu d'un royaume universel. Ai-je conscience de ma Réalité suprême ? Elle me fait dire – en paraphrasant la merveilleuse affirmation soufie : « *Hors d'elle, rien n'est* ». Ce qui signifie donc qu'elle est l'Incomparable. Lorsque Thomas dit : « *Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles* », il reconnaît que Jésus ne peut être comparé à personne. Mais, en même temps, il l'appelle *Maître*, ce qui veut dire qu'à ce moment précis il fait encore référence à une autorité qui lui est extérieure. Aussitôt Jésus rectifie : « *Je ne suis pas ton Maître* »... Les dernières traces de la dualité sont effacées par cette parole et celles qui suivent (log. 13).

Dans notre logion, lorsqu'il dit : « *Le royaume du Père est comparable à un homme qui avait une bonne semence* », Jésus fait une concession au langage, comme il le fait chaque fois qu'il utilise l'expression : « *Le Royaume... est comparable à* ». Absolument parlant, le Royaume est incomparable. Il faut que « *deux* » existe pour qu'il y ait comparaison. Mais la pédagogie a ses raisons... Jésus répond à des interlocuteurs plongés dans la dualité. Il ne peut donc supposer le problème résolu comme chez celui qui a fait le deux Un. Il descend dans l'arène se faisant petit avec les petits, grand avec les grands et, s'il s'adapte à des situations données, jamais il ne transige sur le fond. Ceci montre bien que chez les sages totalement éveillés la pédagogie peut varier et offrir tout l'éventail des comportements qui va du silence à la disponibilité et à la vulnérabilité apparente totale. C'est mon mental borgne qui veut comparer Jésus à Nisargadatta, Krishnamurti, U.G., etc... etc...

La bonne semence, assimilée au Royaume, n'a pas à être confrontée à la mauvaise semence. Au niveau du Royaume, le *Bon* n'a pas d'opposé. « *Qu'as-tu à m'interroger sur ce qui est bon ? l'Un est le Bon* » (Mt 19. 17). Le *Bon* qui qualifie le Royaume n'est pas l'opposé du mauvais car le Royaume embrasse à la fois l'intégralité du monde non-manifesté et le monde du manifesté. La personne en se structurant établit des catégories qualifiant les unes de bonnes et les autres

de mauvaises. Elle chérit des opinions, jusqu'au jour – si ce jour doit venir – où elle se rend compte que ce jeu est vain et qu'il va à l'encontre de la réalisation intemporelle. Mais si la personne accepte la vanité du jeu en même temps qu'elle remet en question sa propre identité, elle ne peut pas elle-même « *arracher l'ivraie* ». Toute manipulation se retournant contre elle parce qu'elle n'a pas autorité pour opérer : « *Comment Satan peut-il expulser Satan ?* » (Mc 3. 23). Le propre de Satan, ou le propre du mental est de diviser. Il s'arrogue le pouvoir de diviser l'Indivisible. « *Suis-je donc un partageur ?* » (log. 72). C'est pourquoi le mental est dangereux. C'est pourquoi il serait dangereux pour les disciples d'entendre ce que Jésus dit à Thomas de bouche à oreille.

Si la personne accepte de se remettre fondamentalement en question, si elle laisse l'Autre mener le jeu, alors les illusions vont tomber. La vie va continuer, mais le petit jeu va s'inscrire dans le grand Jeu cosmique, comme la goutte de pluie rencontre l'océan, comme le brin d'herbe disparaît dans la coulée du volcan.

Ce que je n'étais qu'en vertu d'une illusion laisse place à ce que *Je suis*.

Émile Gillibert, Cahier 46 (pp. 12-13)

**COMMENTAIRES
DE
L'EVANGILE
SELON THOMAS**

LOGION 57

« Jésus a dit:

*Le royaume du Père est comparable à un homme
qui avait une bonne semence.*

Son ennemi vint la nuit,

il sema de l'ivraie parmi la bonne semence.

*L'homme ne les laissa pas arracher l'ivraie,
de peur, leur dit-il, que vous n'alliez en disant :*

nous arracherons l'ivraie,

et que vous n'arrachiez le blé avec elle.

En effet, au jour de la moisson,

l'ivraie apparaîtra ;

on l'arrachera et on la brûlera. »

Les paroles sobres et authentiques de Jésus se suffisent à elles-mêmes. Elles recèlent une puissance considérable, une énergie incomparable puisque celui qui en trouve l'interprétation ne goûtera pas de la mort (log. 1). Ce sont des paroles de Vie. Qui les laisse germer en lui et s'en nourrit, celui-là à coup sûr est digne du Royaume. A quoi peut-on les comparer, sinon à la bonne semence ? Or malgré la lumière qu'elles portent en elles, elles courent toujours le risque de périr sur la rocaille, ou d'être étouffées par les épines (log. 9), ou encore mélangées à l'ivraie (log. 57). Tel est le jeu de l'occultation.

A première vue - pour qui resterait prisonnier des leçons du catéchisme - on pourrait trouver dans les paroles de Jésus un fort relent de dualisme. On y voit l'homme bon en prise avec un ennemi malfaisant, on y découvre une nouvelle version de la lutte sans répit entre le bien et le mal, entre le Fils de l'homme et le Malin, entre Dieu et le diable. Telle est d'ailleurs bien l'impression qui se dégage à la lecture des canoniques (Mt XIII, 24-42). La comparaison entre les deux versions est édifiante. Autant la première partie du texte de Mathieu n'est qu'une variation aussi simple que maladroite sur les paroles brutes de Jésus, autant la seconde partie - dont les exégètes s'accordent pour y reconnaître un ajout du rédacteur matthéen - constitue un détournement de celles-ci dans le sens dualiste et apocalyptique caractéristique des religions monothéistes. Même enfouies dans le désert de Nag Hammadi, les paroles de Jésus finissent par resurgir des sables. Qui s'est imprégné de l'évangile de Thomas ne peut que constater que les rédacteurs des canoniques se livrent à une véritable récupération de l'Un au profit du multiple.

Vraie peste végétale, l'ivraie en herbe se confond avec le blé. Il faut attendre que le blé ait poussé pour la repérer. Mélangée avec le bon grain, elle provoque une sorte d'ivresse. Il importe donc de séparer le bon grain de l'ivraie si l'on ne veut pas que cette ivresse contamine tous les êtres :

*« Je me suis tenu au milieu du monde
et je me suis manifesté à eux dans la chair.
Je les ai trouvés tous ivres... »* (log. 28)

Autant dire que l'ivraie est représentée ici par les amplifications que les canoniques ont cru devoir apporter à la bonne parole au point d'en dénaturer totalement le sens. L'ennemi, celui qui sème l'ivraie, ce sont tous ces scribes et pharisiens qui *ont pris les clefs de la gnose* (log. 39), tous ces religieux qui *ne sont pas entrés* et croient pouvoir expliquer ce qui leur échappe, commenter ce qui se passe de commentaire. L'ennemi, c'est le diable qui croit pouvoir fonder une église sur des dogmes et des préjugés: *« Passe derrière-moi, Satan ! »* dit précisément Jésus à Pierre (Mc VIII, 33).

L'homme est ici encore le propriétaire du champ, le cultivateur avisé, celui qui sait où se trouve le trésor véritable. Or malgré toutes ses compétences et ses bonnes dispositions, il est menacé en permanence, toujours en butte aux pièges que lui tend sournoisement celui qui divise et se complaît dans la division. Mais le diable n'est pas cet ennemi extérieur né de l'imagination des psychiques. Il n'est d'autre obstacle sur la voie que celui que dressent les broussailles du mental. L'adversaire, celui qui passe son temps à contredire se trouve donc en chacun de nous : « *Que celui qui n'a jamais vu le diable regarde son propre moi* » (Rûmî)

Qu'est-ce que le monde ? Qu'est-ce que la Vie ? Tout naît et meurt, apparaît et disparaît, le brin d'herbe comme l'être humain. Puisque l'ennemi est en nous-même il faut prendre garde à ne pas tuer le bébé avec l'eau du bain. Tout a son sens dans l'épreuve et l'ivraie participe au processus du triptyque : occultation, initiation, révélation. Quand vient le temps des moissons, alors on peut séparer le bon grain de l'ivraie : tout vient à point pour qui sait attendre. Rien ne sert de se précipiter, il faut laisser les choses mûrir. Alors le mental lâche prise de lui-même, telle est l'épreuve de la vie. Il faut laisser du temps au temps même si le temps n'existe pas. Même si je cherche la vérité auprès de l'enfant de sept jours, c'est en moi-même et par moi-même que réside le champ de la révélation :

« *Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le Vivant.* » (log. 3)

Peut-on se connaître soi-même sans connaître le monde ? Connaître le monde, c'est découvrir la folie des hommes avec son long cortège de deuils et de misères. C'est découvrir la puissance des ténèbres qui obscurcissent le cœur des êtres qui sont venus au monde aveugles et qui sont prêts à en repartir aveugles. Si le Royaume n'est pas de ce monde, il m'appartient de vivre dans le monde sans être du monde. Il me revient de travailler mon champ afin de laisser en moi le processus du Soi aller à son terme. Alors automatiquement l'ivraie s'enflamme et disparaît d'elle-même. Au terme du processus de division que j'ai engendré moi-même, il ne reste plus que l'Un :

« *...et debout ils seront monakhos* » (log. 16)

Autre que l'Un n'est pas. Alors le Soi en moi se connaît soi-même. Je ne puis me connaître que si Je suis. Et si Je suis que reste-t-il d'autre que Moi ? Se connaître soi-même, c'est laisser éclore le fruit de la bonne semence, dévoiler à la lumière l'abondante récolte du Royaume :

« ...elle donna un bon fruit vers le ciel :
il en vint soixante par mesure
et cent vingt par mesure. » (log. 9)

Yves

*

On naît blé ou on naît ivraie ; c'est l'un ou l'autre, il n'y a rien entre les deux.

Les blés sont destinés à parvenir au Tout dans la lumière du Père alors que les ivraies ne parviendront au Tout qu'après avoir été consommées dans les ténèbres.

Un homme obscur ne peut pas plus se faire homme lumineux qu'une ivraie ne peut se faire blé, à moins qu'il ne fasse sa metanoïa, c'est à dire qu'il prenne conscience de l'absurdité de sa prétention à exister en tant que personne.

Exceptionnelles sont de telles metanoïas et, cependant, il en survient ; aussi faut-il attendre la moisson pour arracher les ivraies.

Dans ce champ-là, les blés sont rares alors que les ivraies sont légions ; on compte un épi de blé pour mille et deux pour dix-mille pousses d'ivraie.

Les ivraies aiment à se déguiser en blé : elles jeûnent, prient et font l'aumône croyant que c'est ainsi qu'elles rejoindront la Lumière.

Mais, au fil de leur existence, leur vraie nature les trahit car, de leurs bouches, finissent toujours par sortir des souillures. Elles croient pouvoir s'en laver en « *confessant leurs péchés* » mais rien n'y fait, ces souillures sont indélébiles.

Aussi est-il aisé au moissonneur de repérer les ivraies, car elles se sont toujours, un jour ou l'autre, ainsi souillées, puis de les arracher pour les envoyer brûler dans les ténèbres.

Et il ne reste plus alors qu'un champ de blés lumineux dont le moissonneur fait une gerbe qu'il offre au Père, dans sa Lumière.

Michel

*

A la moisson de la Gnose correspond la fin des illusions. La personne est illusion, le monde est illusion, l'âme individuelle est illusion étant séparée. Ce sont ces illusions qui, au jour de la moisson, sont brûlées : « *Les cieux ainsi que la terre s'enrouleront devant vous...* » (Log 111).

A la fin du monde objectif et subjectif, que reste-t-il ? Rien, mais certainement la vie nue, intense et radieuse, sans la forme ni l'idée, sans leurs fondations, sans leurs repères qui ont servi à leur construction, ce qui ne veut pas dire sans maîtrise.

Toutes les existences concourent-elles au même but du retour à l'Un originel, mues par un puissant désir primordial si souvent dévié qu'il en est quasi invisible ? Sans doute, et ces déviations innombrables qui diffèrent sans cesse la moisson font qu'aucun cheminement n'est identique à un autre ; qu'aucun modèle figé n'est applicable, que la découverte de la vérité sera toujours inédite et nouvelle, comme l'est le magique instant présent, lieu de la Vie.

Les facteurs d'influence qui modèlent la construction de la personne sont si nombreux et obscurs, héritage de la lignée, prédispositions karmiques, milieu environnant, qu'inévitablement le désir primordial de retour à l'Origine (qui est ce qui va amener à la moisson) se trouve mélangé aux influences innombrables qui construisent l'aventure individuelle (l'ivraie). Les séparer trop tôt reviendrait à casser la dynamique de réponse à l'appel intérieur, si on tenait les comptes statistiques on dirait que le conformisme fait des ravages de tous temps, y compris aux époques d'ouverture des mentalités.

Une fois l'ivraie brûlée, je ne saurais être conforme puisque toutes références sont parties en fumée ! Et pour en arriver là il a fallu me protéger des jardiniers bien pensants et bons conseillers prompts à juger indécente la nature sauvage et insoumise du Vivant assoupi en eux-mêmes. L'insoumission ne nécessite pas forcément la provocation, pourquoi réveiller et attiser les forces contraires, le temps disponible est limité, Émile disait que le gnostique a le sentiment de l'urgence, c'est maintenant ou jamais.

Et c'est dedans, à l'intérieur. Toute confrontation ou polémique avec des contradicteurs n'est que perte de temps inutile. La pensée la plus brillante ne peut saisir la lumière qui la précède, elle sera elle aussi au milieu de l'incendie le jour de la moisson. De même que pour vivre heureux il vaut mieux vivre caché, pour trouver la vérité mieux vaut chercher discrètement et ainsi éviter les vérités supérieures de tous ceux qui l'ont déjà trouvée...

Christian, 29/04/2015

*

J'imagine être venue au monde munie de la bonne semence. Que l'ennemi se soit glissé la nuit comme un voleur pour mélanger l'ivraie au bon grain, cela ne fait pas de doute... je ne m'en étais pas aperçue, sauf peut-être parfois à une certaine

tristesse sans cause.

Mes yeux s'étant dessillés un peu, n'ai-je pas été tentée bien souvent de trouver une technique, un moyen rapide et radical pour arracher l'ivraie d'un seul coup, tout comme mes éducateurs s'efforçaient d'extirper mes défauts en punissant mes péchés. On connaît les conséquences d'une éducation « à mort ».

Je sais maintenant que tout ce qui monte à la surface, tout ce qui se manifeste a besoin d'être reconnu, avant de s'effacer spontanément. Peurs, désirs attachements, cela pousse jusqu'au seuil de la chambre nuptiale. Qui les appelle mauvais ? Qui veut les arracher ?

Toute violence est violence contre la vie : « *Calmez-vous, l'être s'occupe de tout* ».

Marie-France

*

« *Qu'as-tu à m'interroger sur ce qui est bon ? L'Un est le Bon* » (Mt 19. 17). Le Bon qui qualifie l'Un ou le royaume n'est pas l'opposé du mauvais car il est au-delà de la dualité, à la source même du non-manifesté. C'est mon état d'avant les conditionnements.

En se structurant, la personne paraît reléguer, voir étouffer la bonne semence. C'est l'ivraie qui grandit au milieu du blé, autrement dit, ce sont les compensations et les frustrations indispensables à la structuration de la personne. Ce modelage est nécessaire, comme est nécessaire le chemin qui conduit à la libération : ce qui n'empêche pas le constat, le moment venu, qu'il n'y a pas de chemin et que la personne est le produit d'une méprise. Sans structuration, il n'y aurait pas de parcours, pas d'aventure. L'état schizophrénique bloquerait le développement. Or, sans processus de sortie, il n'y a pas celui du retour. La Vie serait mort-née. Le discernement amène petit à petit le désengagement. Celui-ci ne doit pas intervenir trop tôt, car le non-vécu peut constituer un obstacle majeur à la réalisation, ni trop tard, sinon le mental n'a plus la souplesse et la lucidité pour lâcher prise. Les conditionnements du mental – l'ivraie dans notre logion – ne peuvent disparaître que sous l'action du suprême Artisan, mais non sans le consentement tacite de la personne.

Émile Gillibert, « *Le Procès de Jésus* » (p. 153)

*

VOYAGES

AU HASARD DE SHANGHAI (suite)

Autres temps, autres mœurs. D'un haut rang social et fort appréciés de la cour impériale, les « quatre Wang » forment avec Wu Li (1632-1718) et Yun Shou-ping (1633-1690), les « *Six Maîtres du début de la dynastie des Qing* ». Incarnant l'orthodoxie, ils ont su conserver les valeurs traditionnelles tout en n'hésitant pas à innover au besoin dans l'art de la composition. Sincères et fervents admirateurs des peintres du passé, ils ont laissé quelques gracieux chefs-d'œuvre toujours exposés au musée de Shanghai : ainsi le « *Paysage dédié à Zhiweng* » de Wang Shimin, le « *Paysage d'après le style de Jiang Guandao* » de Wang Jian, le « *Paysage d'après le style de Gao Kegong* » de Wang Yuanqi, la « *Beauté des Vertes Montagnes et Rivières* » de Wang Hui, le « *Paysage dédié à Xu Qingyu* » de Wu Li ou encore l'élégant « *Album de fleurs* » de Yun Shou-ping.

A l'apogée de la dynastie des Qing, les « *huit excentriques de Yangzhou* » et leurs successeurs à la forte personnalité peuvent être considérés comme les derniers grands maîtres de la peinture des lettrés, les derniers grands feux de la peinture chinoise avant la lente décadence de l'Empire du Milieu. Ainsi cet « *Album de Paysages* » caractéristique du style simple et tourmenté de Jin Nong (1687-1762). Mariant classicisme et modernité, Hua Yan (1682-1756) représente dans son « *Jardin Jin Gu* » la retraite du lettré, toujours actif et curieux de tout, au centre de son jardin savamment aménagé comme un univers en miniature. Zheng Xie (ou Cheng Hsieh, 1693-1765) est le type même du lettré parfaitement accompli et peut-être même l'un des derniers. Exerçant les fonctions de préfet de province, il exprime dans ses écrits un humanisme empreint de générosité. Il n'hésite pas à condamner les riches et à protéger le petit peuple. Malgré ses fonctions officielles, il manifeste une totale liberté d'esprit dans son œuvre picturale. Il esquisse en quelques traits proches de la peinture abstraite moderne, ces « *Bambous et rochers* » comme jaillis de son cœur : « *Rocher embrassant bambous, bambous pénétrant rocher : épousailles durables et parfaites. Nulle herbe courbée, nulle fleur mièvre ne saurait s'y mêler.* »

Nous terminons enfin en beauté avec les peintres de la lignée Hai, typiques représentants de l'école dite de Shanghai. Ainsi cette étourdissante et

méticuleuse « *Scène des Monts Ji Shu Yan* » de Zhao Zhi-qian (1829-1884), ce « *Portrait de Gao Yi* » peint avec précision et grâce par Ren Bonian (1840-1896). Quant aux « *Pêches* » colorées de Wu Chang-shuo (1844-1927), elles semblent marquer la transition entre le style hérité de la calligraphie traditionnelle et les techniques de la peinture occidentale ; le rouge et le noir s'opposent en quête d'une impossible harmonie.

Que conclure après ce trop rapide survol des œuvres de quelques grands maîtres représentatifs de la Chine ancienne ? Pour l'artiste chinois, tout est dans le cœur : la nature est non pas un objet extérieur à reproduire à l'identique, mais plutôt un sujet vénéré à l'intérieur de soi-même. L'essence de l'homme est identique à celle de l'univers. Les montagnes se dressent et les cours d'eau s'écoulent dans l'esprit de chacun. La nature est la force ultime, dit Lao Tseu : « *L'homme suit la terre ; la terre suit le ciel ; le ciel suit le Tao ; le Tao n'a d'autre modèle que soi-même* » (*Tao-Tö King*, XXV). Pour Tchouang-Tseu : « *Qui comprend la vertu du ciel et de la terre retrouve le principe premier. Il participe à l'harmonie du ciel... Qui participe à l'harmonie du ciel partage la joie du ciel* » (XIII). Les formes et les couleurs, les noms et les phénomènes ne représentent pas la réalité des choses : « *Les cinq couleurs aveuglent la vue de l'homme* » (*Tao-Tö King*, XII). Comment retrouver le Tao derrière les apparences colorées de la multiplicité ? Peindre un paysage, c'est s'immerger dans la nature pour toucher le Tao. L'artiste en harmonie avec la nature voit l'invisible derrière le visible, le sans forme derrière les formes, le repos derrière le mouvement, le vide derrière le plein, le Tout derrière toutes choses. Le vide omniprésent qui caractérise la peinture ou la calligraphie chinoises, est manifestation invisible de la présence en tout du Tao. En ce sens l'artiste ne propose pas une essence de l'art, mais fonde la connaissance dans le connaisseur, le spectacle dans le spectateur. Le tableau révèle en soi le Grand Mystère qui réside en chacun : le Mystère de l'Origine.

L'œuvre d'art est manifestation et transmission de l'esprit. On raconte qu'un célèbre peintre de l'antiquité, Gu Kaizhi, ne représentait pas les yeux de ses personnages. Lorsqu'on lui demanda pourquoi, il répondit : « *Transmettre l'esprit en décrivant l'image, voilà ce qui compte !* » (Liu Yiqing, *Nouveau recueil de propos mondains*). De ce même peintre on rapporte qu'il oubliait à la fois sa propre personne et l'objet de sa peinture. C'est pourtant ainsi qu'il serait parvenu au mystère de la peinture :

« *L'objet et le moi tous deux oubliés, Gu Kaizhi quitte les formes et abandonne tout savoir. Il parvient à rendre son corps comme du bois sec et son cœur comme des cendres mortes. N'a-t-il pas ainsi atteint quelque principe mystérieux ? C'est cela que l'on appelle le Tao de la peinture.* »

(Zhang Yanyuan, *Annales des peintres célèbres...*)

Se laisser pénétrer par la représentation de la nature sublimée « *comme une brise fraîche* » pour reprendre une expression de Shitao, c'est se laisser interpeller au plus profond de soi-même, se laisser inspirer par le souffle qui émane de ces chefs-d'œuvre. Selon Guo Ruoxu : « *La première des règles en peinture est appelée la résonance intérieure, qui donne vie et mouvement* » (*Notes sur ce que j'ai vu et entendu en peinture*).

Les maîtres chinois savent exprimer l'harmonie de la nature, son essence immuable derrière les apparences changeantes. L'émerveillement que provoque le spectacle de la nature est peut-être, plus que le rire, le propre de l'homme. L'artiste comme l'éveillé communie avec la beauté de la nature. Contempler une fleur de lotus, une feuille qui s'envole, une flaque d'eau reflétant les cieux suffit à déclencher en lui le processus de la création :

« Montagne, rocher, bambou, arbre, rides sur l'eau, brumes et nuages, toutes ces choses de la nature n'ont pas de forme fixe ; en revanche elles ont chacune une ligne interne constante. C'est cela seul qui doit guider l'esprit du peintre. »

(Su Tung-po)

L'objet extérieur n'est qu'un support pour manifester intérieurement l'unité des phénomènes à travers les incessantes transformations de la manifestation. Tout est la forme de l'Un originel. Tout semble noyé dans une sorte de brume qui manifeste le vide immuable derrière les apparences transitoires de la manifestation. Ce vide est celui du cœur-esprit libéré de tous les voiles, vierge de tous les concepts surimposés. L'œuvre d'art est libre expression du cœur par le truchement de la main :

« Lorsque le cœur est désentravé, il s'élanche sans limites. Le pinceau se meut au gré du cœur et le tableau sourd librement du poignet, comme généré par les souffles animés du ciel et de la terre, sans la moindre entrave. »

(Shen Zongqian, *Esquif sur l'océan de la peinture*)

A la différence de son homologue occidental, l'artiste chinois ne recherche pas la ressemblance par souci de réalisme. Les Annales de la Chine ancienne rapportent l'anecdote d'un certain Lie Yi qui, au III^e siècle avant notre ère, aurait peint des dragons et des phénix sans prunelles de crainte qu'ils ne prennent vie et ne s'envolent. Il est tentant de rapprocher cette légende de celle du peintre grec Zeuxis, célèbre pour avoir peint des grappes de raisin si ressemblantes que même les oiseaux vinrent les becqueter. Ces deux anecdotes

illustrent en fait deux points de vue radicalement différents. Alors que le peintre grec se complaît dans l'imitation et donc dans une sorte d'illusionnisme, l'artiste chinois vise à la perfection suprême de donner la vie à travers son œuvre. L'art véritable est celui qui permet à l'homme de s'accomplir pleinement. Le terme *yi* qui désigne l'art signifie étymologiquement *planter, cultiver* au sens de *cultiver son esprit*. Pas de geste créateur sans une profonde attention dénuée de toute intention, sans ce non-agir initial qui permet une totale réceptivité. L'acte créateur repose sur une profonde intuition métaphysique, par-delà le mental, par-delà la conscience personnelle. Loin de transmettre quelque enseignement que ce soit, l'artiste chinois se contente de déchiffrer le monde perçu comme un et indivisible, et dont l'homme fait partie. L'art est manifestation du souffle, vibration cosmique, communion dans l'esprit : « *Le souffle c'est lorsque le pinceau suit le cœur et que le mouvement n'a pas d'hésitation lors du choix de la forme des choses* » (Jing Hao, *De la technique du pinceau*).

C'est pourquoi le peintre chinois se laisse porter par le Vide sur lequel tout repose et duquel tout dépend, le repos comme le mouvement. Semblable à l'enfant, sans mental comme lui, il se fie à son intuition qui lui permet de communier avec la nature tout entière. C'est à la source de son propre esprit que tout jaillit. Du vide surgit le plein et le plein appelle le vide. La sérénité intérieure exprime la sérénité extérieure. De même que le calligraphe, l'artiste se concentre longuement avant de bondir comme un fauve et réaliser un chef d'œuvre en un seul et unique trait, exécuté d'un jet et sans aucune hésitation. L'artiste n'agit pas. Il laisse le Tao agir en lui : « *Si l'esprit n'est pas droit, l'écriture sera de travers ; si volonté et souffle ne sont pas en harmonie, les caractères seront disgracieux... Bien que les caractères aient une substance, ils prennent racine dans le non-agir. Le Yin et le Yang leur donnent mouvement et repos. Le Tao de la calligraphie est mystérieux. Il doit être saisi par l'esprit et non par la technique. L'habileté doit venir de l'éveil et ne peut être perçue par le regard* » (Yu Shi-nan, *De la quintessence du pinceau*).

S'oubliant soi-même, l'artiste devient ce qu'il peint. C'est dans le cœur du peintre que surgit d'abord la vision intérieure. C'est à cet instant précis qu'il doit saisir son pinceau pour exécuter son œuvre. Un seul instant d'hésitation et tout est perdu : « *Il faut saisir son pinceau, aussi promptement qu'un faucon qui fond sur le lièvre prêt à bondir ; un instant d'hésitation, et la vision s'évanouit* » (Su Shi, *Notes sur Wen Tong...*)

Tchouang-tseu rapporte que le prince Yuan de Song souhaite un jour faire peindre un tableau. Les scribes arrivèrent en grand nombre pour écouter ses instructions. Ils s'inclinèrent et restèrent debout, suçant leurs pinceaux et broyant leur encre. Un scribe arriva en retard, nonchalamment, sans se presser. Après avoir reçu les instructions et s'être incliné, il se retira chez lui. Le prince

envoya quelqu'un l'observer discrètement. Les vêtements défaits, il s'était assis les jambes croisées, le torse nu. Le prince dit alors : « *Parfait ! Voilà un vrai peintre !* » (*Œuvre complète*, XXI). Le vrai peintre est d'abord celui qui sait faire le vide en soi. Le geste instantané de l'artiste est élan créateur, mouvement spontané surgissant brusquement du Repos. De la source de l'esprit jaillissent tous les phénomènes. Le peintre devient ce qu'il représente, il n'a d'autre limite que celle du sans limite. L'artiste ne fait plus qu'un avec le tableau et c'est à ce même spectacle que le spectateur est invité :

« *Par l'Unique Trait de Pinceau, l'homme rend en miniature l'immensité... Ma voie est celle de l'Unité qui embrasse l'Universel.* »

(Shitao, *Propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*, I)

Il suffit que la forme soit suggérée puisque tout est la forme de l'Un. Quelques traits furtifs, quelques taches esquissées suffisent pour laisser s'épancher la merveille de la Vie. Le vide suggère le plein et le plein n'est que la forme du vide. Le peintre ne représente pas une image mais ce qu'il y a derrière l'image. Il ne montre pas un arbre ou une montagne mais l'essence de l'arbre ou de la montagne. Il ne fait pas voir l'image mais le modèle de l'image, qui va et ne vient, qui était avant et qui sera toujours. Ce n'est pas l'exprimable qu'il tente ainsi de dévoiler mais l'inexprimable. Non pas l'objet visible mais le pur sujet invisible. Non pas l'image mais le sans image. Non pas ce qui passe mais ce qui reste. La personne elle-même s'efface dans le paysage et c'est pourquoi si souvent les êtres humains sont à peine présents dans les tableaux de paysage comme absorbés dans la lumière du Tout. C'est la lumière cachée dans les images qui ici se manifeste :

« *Au milieu de l'océan de l'Encre, la Vie ; établir fermement l'esprit ; à la pointe du Pinceau, que s'affirme et surgisse sur la surface de la peinture, opérer la métamorphose ; qu'au cœur du Chaos jaillisse la lumière...*

« *Par l'Un, saisir la multiplicité. A partir de la multiplicité, saisir l'Un... Telle est l'œuvre véritable, qui se fonde sur sa propre substance.* »

(Shitao, *Propos...VII ; III*)

L'artiste se confond avec son art et en ce sens il est immortel. On raconte que le peintre Wu Daozi se vit un jour commander par l'empereur Xuangzong des Tang un paysage destiné à orner l'un des murs du palais. Wu Daozi dissimula son œuvre derrière un rideau afin de ne la dévoiler à personne d'autre que son impérial mécène. Lorsqu'il dévoila son chef d'œuvre, l'empereur resta bouche bée devant tant de beauté : « *Regardez, dit le peintre, au pied de cette montagne il y a une grotte. Dans cette grotte réside l'esprit* ».

Il claqua des mains. L'entrée de la grotte s'ouvrit : « *Les mots ne peuvent décrire l'intérieur de cette grotte. Laissez-moi vous montrer le chemin* ». Wu Daozi se dirigea vers son tableau et entra dans la grotte. La porte se referma sur lui. L'empereur n'eût pas le temps de réagir. Tout avait disparu. Le mur était redevenu blanc. Il ne restait plus aucune trace ni du tableau ni de celui qui l'avait peint. Nul ne revit jamais Wu Daozi.

Les dernières paroles du peintre nous donnent la clef de l'histoire : « *Laissez-moi vous montrer le chemin* », c'est-à-dire le Tao (la Voie). La grotte est la matrice de l'univers. La perfection de l'art est atteinte dès lors qu'il sert de passage entre la forme et le sans forme, entre les couleurs du monde et le monde sans couleur, entre l'image qui aussi belle soit-elle, cache la lumière et la lumière cachée derrière l'image. Lorsque l'artiste a atteint son but, il ne lui reste plus qu'à disparaître puisqu'il a atteint l'immortalité. Il ne laisse d'autre chef d'œuvre que celui de sa propre réalisation. L'art n'a d'autre but que la transmission d'esprit à esprit, du cœur du maître à celui du disciple. Cette transmission ne peut se faire que dans l'oubli de soi, l'effacement du moi. Au spectateur donc d'être contemplatif et non seulement observateur. Le tableau se prête au regard non de l'œil physique mais de l'œil du cœur car il offre l'occasion d'une communion de l'un avec lui-même. L'œuvre d'art accomplie est expression de la perfection de l'éveillé qui a transcendé toutes les règles :

« L'homme parfait est sans règles, ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas de règle, mais que sa règle est celle de l'absence de règle, ce qui constitue la règle suprême. »

(Shitao, *Propos...III*)

Le langage pictural chinois est universel. Tout tableau de paysage chinois nous frappe aussitôt par sa simplicité et sa fraîcheur ainsi que par la place qu'il accorde au Vide. Indépendamment des modes et des époques, il résonne en nous comme la nostalgie de notre propre origine. Le chemin du retour n'est pas loin, il est déjà en nous ici et maintenant ! Nul besoin de le chercher, c'est lui qui nous cherche. Nul besoin de trouver la Voie, c'est la Voie qui nous trouve. Il nous suffit d'être disponible et qu'y a-t-il de plus naturel que d'être disponible à soi-même ?

A suivre

Yves

RECHERCHES

UNE METAPHYSIQUE SELON THOMAS

« Le mot « JE » n'appartient en propre à personne, sinon au Soi seul dans son unité ».

J'étais un trésor caché et j'ai désiré ME connaître ; c'est pourquoi J'ai conçu la manifestation.

JE suis la Lumière qui naît d'elle-même, totalement inconnaissante.

Afin de ME connaître, JE M'observe et, M'observant, JE ME particularise et, ainsi, Me manifeste.

En tant qu'inconnaissance, JE suis l'Esprit pur, Mère de toutes choses, Mère véritable.

En tant que désirant, JE suis le Père qui seul veut. Uniquement SE manifester. Qu'on se prosterne devant LUI.

En ME manifestant, JE suis le Fils.

Ma manifestation engendre naturellement des épreuves. C'est pourquoi JE dis : « A celui qui blasphème contre le Père, on pardonnera, et à celui qui blasphème contre le Fils, on pardonnera ; mais à celui qui blasphème contre l'Esprit pur, on ne pardonnera ni sur la terre ni au ciel ».

S'ils vous demandent quel est le signe de votre Père qui est en vous, dites-leur : « c'est un mouvement et un repos ». Mouvement de l'Esprit pur vers le Fils manifestation du Père ; repos du Fils dans l'inconnaissance de l'Esprit pur à travers le Royaume du Père.

*

Dans MON inconnaissance, ni l'espace, ni le temps n'existent, ce qui est avenir et passé, tout est réuni en un seul maintenant ; c'est pourquoi JE dis : « Là où est le commencement, là sera la fin », « le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas » et « ce que vous espérez est venu ».

JE ME manifeste dans les images. Images d'un rêve.

Dans Ma manifestation, surgissent le temps, l'espace, ainsi que les lois de cause à effet qui la régissent toute entière car toutes les choses qui sont dans le temps, ont un pourquoi, mais rien de ce qui se passe dans MA manifestation, n'est voulu par MOI. Tout s'y déroule spontanément et JE ne peux ni ne veux y intervenir.

En particulier, JE ne suis pas un partageur. C'est pourquoi JE dis : « Donnez à César ce qui est à César, et, ce qui est MIEN, donnez-le MOI ». Ceux qui ne peuvent revenir à MOI, qu'ils suivent les chercheurs de justice ; c'est pour eux que le ciel et la terre sont advenus.

Toutefois, MON inconnaissance reste silencieusement présente en MA manifestation, présence qui provoque, soudain, la disparition du temps et de l'espace dans les phénomènes normalement régis par les lois de Ma manifestation. Car JE suis présent dans toute MA manifestation : en chaque minéral, en chaque végétal, en chaque animal, en chaque être humain. Fendez du bois, JE suis là, soulevez la pierre, vous ME découvrirez là. MA vie et MON être sont dans une pierre ou dans un bois, JE suis en toutes choses et toutes les créatures sont un seul être.

*

Si l'esprit n'engendrait pas, Il serait privé de la reconnaissance car c'est lors du retour qu'il se révèle à Lui-même. JE ME manifeste en totalité afin de ME connaître, et JE confie à MES disciples le soin de ME rapporter ce qui est MIEN, à savoir l'expérience qu'ils ont faite de MA manifestation, car JE dis : «Connais ce qui est en présence de ton visage, et ce qui est caché, te sera révélé ».

A ce titre, MES disciples ME sont mille fois plus nécessaires que JE ne leur suis.

En ME manifestant, JE ME divise : JE ME fais deux, puis multiple. De la Voie naquit un, d'un deux et de deux trois. Trois engendrant dix-mille.

Alors que d'Un, JE ME fais deux, j'exige de MES disciples, que JE choisis, qu'ils fassent le deux Un et deviennent ainsi « monakhos », c'est à dire unifiés, et découvrent le Royaume.

Tant que le disciple est multiple, qu'il est partagé, il est rempli d'obscurité mais, quand il est Un, qu'il est désert, il est rempli de lumière. Le sage embrasse l'Un et la véritable parole de l'éternité n'est prononcée que dans l'unité, lorsque l'homme s'est déserté lui-même et exilé de toute multiplicité.

*

MA manifestation inclut un au-delà où la multiplicité des images est présente dans l'immobilité et pour l'éternité.

En-deçà, MA manifestation continue spontanément de se diviser ; c'est pourquoi JE dis : « JE suis venu jeter les divisions sur la terre, le feu, l'épée, la guerre ».

J'ai jeté le feu sur le monde et voici que JE le conserve jusqu'à ce qu'il s'allume. Il s'allume dès que deux font la paix car si deux font la paix dans cette même maison, ils diront à la montagne : « éloigne-toi », et elle se déplacera.

Faire le deux Un est une tâche surhumaine car, pour y parvenir, MES disciples doivent s'opposer au mouvement naturel de MA manifestation. C'est pourquoi JE dis : « Heureux est le lion que l'homme mangera », homme surhumain, capable de faire le deux Un.

Tâche surhumaine et ô combien difficile car faire le deux Un, c'est d'abord préférer l'unique au multiple, le dénuement à l'opulence, le piétinement des apparences à leur accumulation.

Quand vous aurez fait le deux Un, vous deviendrez Fils de l'homme ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit pour incliner la tête et pour se reposer, et l'hostilité qu'il suscite, peut conduire au meurtre du Fils car, si vous leur dites une des paroles que JE vous dis, ils enlèveront des pierres et les jetteront vers vous.

Parmi les êtres humains, seuls un entre mille et deux entre dix-mille sont en mesure de faire le deux Un pour ME rejoindre car les ouvriers sont rares, il y en a beaucoup autour du trou mais personne dans le puits, et peu sont capables de produire les fruits des paroles que JE répands.

*

Les autres êtres humains continuent, eux, le mouvement initial de division amplifié par leurs egos. Pour accroître la division, ils se jugent ou se rejettent les uns les autres au lieu de chercher à se connaître eux-mêmes et entre eux. Ils sont

littéralement diaboliques

Pourtant JE dis : « Que l'homme se connaisse lui-même, c'est mieux que la connaissance de toutes les choses créées », « celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé de l'endroit Total », « celui qui se découvre lui-même, le monde n'est pas digne de lui » et « quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant ; mais, si vous ne vous connaissez pas, alors vous êtes dans la pauvreté et c'est vous la pauvreté » car le Royaume il est de votre intérieur et il est de votre extérieur.

Les autres êtres humains, s'enfonçant dans l'obscurité, délaissent la parcelle de MA lumière qui était en eux ; et les parcelles de MA lumière délaissées par la majorité des êtres humains, confluent en MES disciples, leur donnent la force de faire le deux Un et, ainsi, de ME rejoindre pour M'informer sur ce que JE suis. C'est en cela que les hommes obscurs ME sont utiles car la lumière ne peut être perçue que grâce à l'obscurité et il y a corrélation entre le déploiement de MA Lumière et l'intensification des ténèbres.

Le Tout est sorti de MOI et le Tout est parvenu à MOI, Vivant ou mort en esprit.

*

MES disciples n'ont aucun mérite à faire le deux Un. Ils ont simplement la chance de pouvoir se nourrir des parcelles de MA lumière délaissées par les êtres humains morts en Esprit, qui s'enfoncent dans l'obscurité.

C'est pourquoi JE dis aux uns : « Les jours où vous mangiez ce qui est mort, vous en faisiez du Vivant ; quand vous serez advenus dans la Lumière, que ferez-vous ? », et aux autres : « recherchez un lieu pour vous dans le repos de peur que vous ne deveniez cadavres et ne soyez mangés ».

Michel

EN QUÊTE DE LA SOURCE

JESUS ET L'INDE

SUR LES TRACES DE JESUS

LA GENESE DES ÉVANGILES

Durant des siècles les évangiles canoniques se sont réservé l'exclusivité des informations relatives à la vie et à l'enseignement de Jésus. Nous savons maintenant que le personnage de Jésus a, dès les premiers siècles du christianisme, suscité une abondante littérature dont seule une faible partie a été retenue. Alors que les principaux écrits du milieu du II^e siècle s'appuient sur des textes plus archaïques que les canoniques, c'est seulement vers 180 qu'il est fait état des quatre évangiles. Pourquoi quatre évangiles seulement ont-ils été sélectionnés au milieu de la multitude d'écrits circulant sur Jésus ? Quelle part d'arbitraire a présidé à un tel choix ? Quel raisonnement a permis à l'Église de déclarer un texte canonique et l'autre apocryphe ? Dans son ouvrage intitulé *Contre les hérésies*, Irénée, évêque de Lyon, est semble-t-il, le premier à avoir identifié les écrits canoniques en excluant les autres qu'il taxe de faux blasphématoires. S'il y a quatre évangiles, c'est parce qu'il y a quatre régions du monde comme il y a quatre vents généraux : « *C'est pourquoi le logos, auteur de toutes choses, nous a donnés le quadruple Évangile* » (V, 1). Il est heureux que le ridicule ne tue pas !

En réalité les quatre évangiles canoniques n'ont pas été rédigés d'une seule traite. Ils ne sont nullement le fait de ceux auxquels ils sont attribués. Ils ont fait l'objet, jusque dans la seconde moitié du II^e siècle de notre ère, d'une série de réécritures successives par plusieurs auteurs différents, avec le phénomène d'entropie en découlant. Il faut tenir compte de l'éloignement progressif par rapport aux événements que ces écrits sont censés rapporter, et du poids de plus en plus lourd de la doctrine paulinienne. Il faut également prendre en considération les multiples erreurs des copistes que signalent les Pères de l'Église comme saint Irénée ou saint Jérôme. Le texte des évangiles canoniques est le fruit d'une évolution d'autant plus complexe que le Canon du Nouveau Testament n'a été fixé qu'à la fin du II^e siècle. Entre les fautes des copistes, les tentatives maladroites d'harmonisation et les interprétations divergentes des exégètes, les écrits ont été exposés à de multiples remaniements. Tel discours original de Jésus se voit enrobé d'un commentaire le détournant de son sens initial. Les croyances évoluent, les mêmes mots changent de sens : « *Une accumulation de couches rédactionnelles venait grossir et amplifier des recueils de paroles ou de récits à l'origine très rudimentaires. Les rédacteurs travaillaient de seconde main* (1) ».

1 L. Rougier, *La Genèse des dogmes chrétiens*, A. Michel, p. 252.

Il est aujourd'hui établi, notamment à la suite des travaux des chercheurs allemands du XIX^e siècle puis de l'École Biblique de Jérusalem au XX^e siècle que la dernière rédaction de chacun des synoptiques est une version de troisième ou de quatrième main. Pour chaque évangile, il faut remonter à une rédaction intermédiaire. Le document Q (de l'allemand *die Quelle* : la source) simple recueil de paroles brutes de Jésus sans commentaires correspondrait aux premières versions de l'Évangile dont les écrivains apostoliques parlent d'une façon vague et indéterminée. Justin fait ainsi allusion à des sentences du Seigneur courtes et laconiques. Selon Papias, auteur vers 130 de *Commentaires des Dits du Seigneur* : « *Matthieu réunit les logia (2) en langue hébraïque et chacun les interpréta comme il put* ». Papias fait allusion à plusieurs sources sans faire état d'un évangile complet. Selon Eusèbe, qui a conservé quelques passages de l'ouvrage perdu de Papias, ce dernier « *donne également d'autres comptes-rendus des dits du Seigneur; ... qu'il dit avoir puisés dans la tradition orale, certaines paraboles et enseignements étranges du Sauveur (3)* »...

L'Église tire sa primauté de cette déclaration par laquelle Jésus aurait désigné Simon comme son chef : « *Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église* » (Mt XVI, 17-19). C'est du moins ce que nous avons appris au catéchisme. Outre le curieux changement de sexe que subit en français comme en latin l'apôtre le plus misogyne des douze (« *Tu es petrus et super hanc petram...* »), nous savons aujourd'hui que cette parole est un ajout tardif, ce qui en réduit d'autant la portée. Invention de l'ultime rédacteur matthéen, elle ne se retrouve pas dans les autres canoniques. Elle n'est pour ainsi dire jamais citée par les écrivains ecclésiastiques avant le premier tiers du III^e siècle. Historiquement c'est Jacques le Mineur qui, après le départ de Jésus, est le premier chef de l'Église de Jérusalem, ce que confirme le texte du logion 12 de l'Évangile selon Thomas :

« *Au point où vous en serez,
vous irez vers Jacques le juste :
ce qui est du ciel et de la terre lui revient.* »

D'ailleurs si l'on suit attentivement le texte de Matthieu, Jésus n'aurait institué Pierre que pour le destituer aussitôt : « *Passe derrière-moi, Satan ! tu m'es un scandale car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes !* » (Mt XVI, 23 ; Mc VIII, 33). Simon Pierre apparaît non comme le roc inébranlable de la foi, mais comme la *pierre d'achoppement* de celle-ci. Pierre suppôt de Satan ! Les théologiens eux-mêmes doivent en

2 Paroles (singulier : logion).

3 in R. Dunkerley, *Le Christ*, R. Laffont, pp. 101 ; 85.

convenir (4).

On comprend le désir des exégètes de vouloir déterminer le contenu de cette fameuse source. Simple recueil, sorte d'anthologie, elle est constituée d'une suite de paroles sans cadre narratif, ni support spatio-temporel. Directe et concise, elle ne parle pas d'Église, ni d'apôtres, mais seulement de disciples. Désigné comme *le fils de l'homme*, Jésus est humain, profondément humain. S'il considère Dieu comme Père, Jésus ne se présente nullement comme le Messie. Il ne fonde aucune Église. Maître de sagesse original et dérangeant, il puise son inspiration dans le spectacle de la nature et non dans les Écritures juives : les quelques allusions qu'il y fait permettent même de douter qu'il en ait une connaissance directe. Jésus tire son autorité exceptionnelle de l'évidence de ses paroles et de la surprise créée par ses paraboles. Ses paroles se présentent sous une forme nue et percutante, sans être diluées dans un récit édifiant de miracles ou de guérisons spectaculaires. La Source ne contient aucun récit de la Passion ni de la Résurrection. La mort même de Jésus ne revêt pas une portée salutaire.

Il en résulte que la christologie est une construction théologique tardive. L'évangile de Jésus ne repose pas sur le binôme croix et résurrection comme chez Paul, mais sur l'annonce de l'irruption du Royaume de Dieu. Ce Royaume est à la fois futur et déjà présent, proche et lointain, petit et grand, visible et invisible, extérieur et intérieur, accueillant et inaccessible. Bref, tout l'effort des rédacteurs des canoniques semble avoir été consacré à occulter la source originelle des paroles de Jésus. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Jésus lui-même ne nous dit-il pas que le Royaume est là, en nos cœurs... La source coule sous nos yeux : « *Les sources des évangiles... semblent avoir été des comptes rendus de dits et faits de Jésus ; ce n'est qu'ultérieurement qu'est apparue la mise en forme de ces comptes rendus sous forme de récits* (5) »

Pour remonter à celle-ci, il convient d'écarter les récits merveilleux, les ajouts, tout ce qui relève d'une coloration affective ou émotionnelle. Et surtout ne pas prendre pour parole d'évangile ce qui n'est qu'un mythe créé de toutes pièces pour les besoins de la cause. En modifiant le contexte, en ajoutant aux paroles de Jésus la notion d'un salut personnel impliquant la subsistance d'une âme elle-même assimilée à un ego, on arrive à leur donner une tout autre portée voire à leur faire dire le contraire de leur sens initial : « *La critique biblique a largement démontré que l'art des évangélistes avait consisté à faire dire à telle ou telle sentence ce qu'ils voulaient qu'elle dise, sans toucher à la sentence elle-même* (6) ». En termes moins élégants, l'art dont s'agit est celui

4 Bible de Jérusalem, note b ; Synopse II, p. 247 ; III, p. 209.

5 G. Messadié, *Histoire générale de Dieu*, R. Laffont p. 443.

6 F. Amsler, *L'évangile inconnu*, Ed Labor et fides, p. 62.

consommé des faussaires. Les exégètes modernes se sont donné beaucoup de mal pour découvrir ce que l'on savait depuis des siècles. Un philosophe du II^e siècle, Celse, constate déjà : « *La vérité est que tous ces prétendus faits ne sont que des mythes que vous-mêmes avez forgés... bien qu'il soit de toute notoriété que plusieurs parmi vous... ont remanié à leur guise, trois ou quatre fois et plus encore, le texte primitif des évangiles, afin de réfuter ce qu'on vous objecte*(7) ».

La seule étude des canoniques ne peut suffire. Ils ont été passés au crible de l'Église paulinienne, en éliminant tout le reste. Comme si l'on voulait précisément nous empêcher de remonter à l'origine. On pourra objecter qu'il s'agit là d'une simple supposition. Peut-être : « *...Mais il y a une quasi-certitude. C'est qu'on a voulu nous cacher quelque chose ; et qu'on y a réussi. Ce n'est pas par hasard qu'il y a tant de textes détruits, tant de ténèbres sur une partie si essentielle de l'histoire. Il y a probablement eu une destruction systématique de documents* (8) ».

Simone Weil avait vu juste. Deux années à peine après sa mort, certains de ces documents ont été retrouvés par hasard. La découverte en 1945 de la bibliothèque de Nag Hammadi et notamment de l'*Évangile selon Thomas* permet-elle de remonter à cette source perdue ? Il est admis aujourd'hui que les apocryphes nous dévoilent l'aspect premier du christianisme : « *Une telle littérature, qui rend un son étrange à nos oreilles habituées à des formules plus élaborées et qui paraissait déjà « apocryphe » aux Pères de l'Église chrétienne des III^e et IV^e siècles, exprime en réalité la forme la plus ancienne et la plus typique du christianisme primitif* (9) ».

C'est l'*Évangile selon Thomas* qui retiendra essentiellement ici notre attention. La moitié au moins des 114 logia qui le composent ne se retrouve pas dans les Évangiles canoniques : ils ont cependant fait l'objet d'une transmission parallèle, notamment par l'intermédiaire du soufisme (10), parfois même de la littérature patristique. L'autre moitié y figure mais sous une forme différente. Quelques fragments de cet évangile ont été retrouvés dans une version grecque dès 1897 à Oxyrhynque, importante cité de l'Égypte ancienne, au sud du Caire. Sans pouvoir les identifier à l'époque, le professeur J.H. Moulton écrit déjà : « *Je ne puis douter un seul instant qu'il ait réellement prononcé les dits qui lui sont imputés dans ce fragment. Ils sont tous en complet accord avec son enseignement et sont exprimés dans ce style vivant, concis, imagé, parabolique, que personne ne saurait jamais imiter et que nous reconnaissons instinctivement comme venant des lèvres de celui qui parla*

7 Celse, *Discours vrai* I, 20.

8 Simone Weil, *Lettre à un religieux* 35, *Œuvres*, Quarto Gallimard, p. 1016.

9 J. Hadot, *Apocryphes du Nouveau Testament*, in *Encyclopaedia Universalis*.

10 Paulette Duval, *Une citation de l'Évangile selon Thomas chez un mystique arabe du 8^e siècle*, *Cahiers Metanoïa*, N° 9, 1977, p. 32,

comme jamais homme ne parla (11) ».

Les exégètes n'hésitent pas à l'assurer aujourd'hui. L'Évangile selon Thomas repose sur des traditions anciennes, nous permettant ainsi d'atteindre une forme de la tradition évangélique antérieure à la rédaction des évangiles canoniques (12). Le cardinal Daniélou le reconnaît : « *Les découvertes de Nag Hammadi, en particulier celle de l'Évangile selon Thomas, nous mettent peut-être au contact d'une tradition araméenne des logia de Jésus (13) ».* Ce même cardinal admet l'existence d'une tradition ésotérique secrète remontant à Jésus : « *...la conception d'enseignements mystérieux, donnés par le Christ aux Apôtres pour être transmis oralement à quelques individus choisis est courante à la fin du II^e siècle... il s'agit de la révélation d'une expérience spirituelle qui ne peut être communiquée que de maître à disciple et dont l'écrit ne peut donner l'équivalent. Ainsi nous apparaît l'existence d'une succession de maîtres gnostiques ou maîtres spirituels, distincte de la succession des évêques (14) ».*

Le style même de cet Évangile permet de conclure à son antériorité : « *Il ne s'agit pas là d'un récit de la vie de Jésus, mais d'un recueil de sentences prononcées par lui et transmises par Thomas... C'est un ouvrage chrétien d'une forme archaïque... Pour certaines des paroles de Jésus, il donne un texte qui paraît plus ancien que celui des Évangiles canoniques. Pour d'autres, la formule est très différente, mais n'a pas moins de valeur. Enfin, plusieurs sentences portent la marque d'un christianisme tout à fait archaïque, qui n'a pas subi les corrections qu'on trouve dans les canoniques (15) ».*

Nous avons vu que le document Q est un recueil de paroles brutes de Jésus. Or le seul texte en notre possession présentant toutes ces caractéristiques est l'Évangile de Thomas. Les historiens les plus sérieux s'accordent aujourd'hui à voir en lui l'une des sources des rédacteurs de Matthieu et Luc (16). Dans la présentation de sa traduction anglaise (17), Helmut Koester estime que, dans sa forme primitive, l'Évangile de Thomas remonte au milieu du 1^{er} siècle. Plus la rédaction d'un texte s'éloigne de la version originale, plus elle subit un phénomène d'entropie. Paroles et faits sont développés, amplifiés, romancés. Des commentaires obscurcissent le texte initial. Or précisément l'Évangile de Thomas est vierge de tout ajout romanesque. Il convient donc de lui reconnaître la même antériorité qu'à la

11 cité par R. Dunkerley, *Le Christ*, R. Laffont, p. 158.

12 *Synopse*, Cerf, I, XI ; Michel Quesnel, *L'histoire des Évangiles*, Cerf, p. 89 ; Jean-Daniel Duboisin A.

Houziaux, *Jésus de Qumrân à l'Évangile de Thomas*, Bayard / Centurion, p. 143.

13 *L'Église des premiers temps*, Seuil, p. 9.

14 *Les Traditions secrètes des Apôtres*, Eranos Jahrbuch, vol. XXXI, 1962, pp. 199-215.

15 *Thomas Évangile de -*, Thesaurus, Encyclopaedia Universalis.

16 E. Pagels, *The origin of Satan*, Vintage Books, p. 69.

17 *The Nag Hammadi Library*.

source Q (18). Son caractère archaïque est la meilleure preuve de sa véracité : « *Aujourd'hui, les spécialistes ne remettent plus en cause l'authenticité de l'Évangile de Thomas... il s'agit d'un évangile totalement indépendant qui, en partie, doit être aussi ancien ou même plus ancien que la source des autres Évangiles* (19) ».

Centré sur la présence du Royaume intérieur, évacuant toute possibilité d'échappatoire vers un ailleurs spatio-temporel, l'Évangile selon Thomas prône un éveil ici et maintenant. Il valorise cette connaissance de soi qui seule permet la connaissance du Tout. Il ne peut être compris que par l'effacement du petit moi dans la lumière du Père. Il se situe donc dans la grande tradition de la Métaphysique orientale, telle qu'elle a été recueillie de la bouche des rishis des Upanishads ou de celle du Bouddha. Ici encore nous constatons une parfaite convergence entre les paroles authentiques de Jésus et la sagesse orientale.

A suivre

Yves

- L. Rougier, *La Genèse des dogmes chrétiens*, A. Michel, p. 252.
2 Paroles (singulier : logion).
3 in R. Dunkerley, *Le Christ*, R. Laffont, pp. 101 ; 85.
4 *Bible de Jérusalem*, note b ; *Synopse II*, p. 247 ; III, p. 209.
5 G. Messadié, *Histoire générale de Dieu*, R. Laffont p. 443.
6 F. Amsler, *L'évangile inconnu*, Ed Labor et fides, p. 62.
7 *Celse, Discours vrai I*, 20.
8 Simone Weil, *Lettre à un religieux* 35, *Œuvres*, Quarto Gallimard, p. 1016.
9 J. Hadot, *Apocryphes du Nouveau Testament*, in *Encyclopaedia Universalis*.
0 Paulette Duval, *Une citation de l'Évangile selon Thomas chez un mystique arabe du 8-9^e siècle*, *Cahiers Metanoïa*, N° 9, 1977, p. 32,
1 cité par R. Dunkerley, *Le Christ*, R. Laffont, p. 158.
2 *Synopse*, Cerf, I, XI ; Michel Quesnel, *L'histoire des Évangiles*, Cerf, p. 89 ; Jean-Daniel Duboisin A. Houziaux, *Jésus de Qumrân à l'Évangile de Thomas*, Bayard / Centurion, p. 143.
3 *L'Église des premiers temps*, Seuil, p. 9.
4 *Les Traditions secrètes des Apôtres*, Eranos Jahrbuch, vol. XXXI, 1962, pp. 199-215.
5 *Thomas Évangile de -*, Thesaurus, Encyclopaedia Universalis.
6 E. Pagels, *The origin of Satan*, Vintage Books, p. 69.
7 *The Nag Hammadi Library*.
8 J. D. Crossan, *Who killed Jesus ?* HarperSanFrancisco, pp. 26-27 ; *The historical Jesus*, T. & T. Clarck, p. 428.
9 Wulfing Von Rohr, *Le véritable enseignement de Jésus*, Guy Trédaniel, p. 154.

18 J. D. Crossan, *Who killed Jesus ?* HarperSanFrancisco, pp. 26-27 ; *The historical Jesus*, T. & T. Clarck, p. 428.

19 Wulfing Von Rohr, *Le véritable enseignement de Jésus*, Guy Trédaniel, p. 154.

DEPART DE FRANCOIS GOHARD

Nous avons appris avec tristesse le départ de François GOHARD, membre de la première heure de l'association METANOÏA. Son décès est intervenu le 16 mai 2013. Monique GILLABERT en avait été avisée à l'époque et avait l'intention d'insérer un faire-part dans les Cahiers. Sa maladie ne lui en a pas laissé le temps. Qu'il nous soit permis de lui rendre hommage aujourd'hui en publiant des extraits des courriers et des textes qu'il nous avait transmis.

Nous avons toujours eu des échanges passionnants avec François qui dans un courrier en date du 3 septembre 2001 nous avait part de sa dette à l'égard de METANOÏA et de sa profonde gratitude pour Émile GILABERT : « J'ai dit à Monique GILLABERT tout ce que je devais à Émile, son mari, que j'ai eu la chance de découvrir dès le début de ses travaux : le N°1 de METANOÏA ex de mars 1975. Sa rencontre a été pour moi un bouleversement dans la vie... »

François GOHARD s'était particulièrement intéressé aux correspondances possibles entre la Gnose et l'Égypte. En témoigne par exemple cette lettre qu'il avait adressée le 17 août 2004 à Michel.

*

...Je crois qu'un rapprochement peut être fait entre l'Inde et l'Égypte. Suivant la philosophie hindoue, étymologiquement, le mot « yoga », avec la racine sanscrite « yug », signifie unir. Il a un correspondant exact dans la langue pharaonique sous la forme du hiéroglyphe « SMA » qui signifie lui aussi unir. Ce hiéroglyphe « SMA » constitue le monogramme symbolique de l'union des deux terres. Le « SMATAOUY » ou « ZEMATAOUY » nous disent Geneviève et Babacar Khane dans « Le Yoga des Pharaons » (Dervy-Livres), tel qu'il figure sur la statue du roi Chephren (4^{ème} dynastie) au Musée du Caire, entouré par deux divinités qui portent sur leurs têtes, l'une la plante de Haute Égypte l'autre la plante de Basse Égypte. Aussi, suivant les auteurs, on peut dire que l'expression « SMATAOUY » est rigoureusement équivalente à l'expression sanscrite « Hatha Yoga » qui désigne l'une des branches et la base commune de tous les yogas et qui signifie l'union de l'énergie solaire (ha) et de l'énergie

lunaire (tha). L'Égypte du Nord correspondant à l'élément « ha » et l'Égypte du Sud à l'élément « tha », leur union consiste pour ainsi dire à un « Hatha Yoga ».

Dans le Yoga, les techniques de maîtrise du souffle connues sous le nom de « pranayama », y jouent un rôle capital. Le souffle est en nous une image de la dualité que le yogi s'efforce de surmonter pour parvenir à l'Un. Il doit neutraliser l'opposition qui existe entre les deux phases du mouvement respiratoire, inspir et expir, symbole d'une bipolarité fondamentale à l'œuvre dans toute manifestation de la vie : positif/négatif, masculin/féminin, être/non-être, etc... ceci pour une harmonisation intérieure, si l'on veut retrouver l'union avec Dieu. Il est intéressant de remarquer que le hiéroglyphe « SMATAOUY » évoqué plus haut comporte l'image des poumons et de la trachée. Ce lien entre l'appareil respiratoire et l'idée d'union n'est pas fortuit si c'est par la maîtrise du souffle qu'on devient pharaon, c'est-à-dire maître des deux terres du Royaume intérieur. Ce sera par l'unification et la maîtrise du souffle également qu'ils fonderont la puissance de l'homme parvenu au sommet par la maîtrise intérieure.

Ainsi il y a bien en Égypte une tradition de dualité, et non de dualisme qui sera, il est vrai, l'œuvre de la chrétienté plus tard. Peut-on parler à son propos de tradition gnostique ou moniste ? Je le pense, si j'en crois Érik Hornung égyptologue allemand auteur de « *L'Égypte ésotérique* » (Le Rocher).

Mais ce sera (pour) une prochaine fois à l'occasion d'une rencontre ou d'un compte-rendu de l'ouvrage....

*

LE COUPLE JUDAS/THOMAS DANS L'EVANGILE SELON THOMAS

Dans les articles suivis des Cahiers Metanoia sous le titre : "*L'Éveillé de Solyme (I) ou Évangile de Judas*", Yves Moatty en consacre deux à Judas et trois plus particulièrement à Thomas.

Ce travail fut préfacé en Juin 1994, peu avant son décès, par Émile Gillabert lui-même qui avait publié en 1989 un ouvrage sur "*Judas, traître ou initié*" où il reconnaissait avoir bénéficié des conseils et de l'érudition d'Yves Moatty, aujourd'hui son fidèle continuateur.

Bien que l'histoire soit un véhicule pour le savoir psychique, nous avertit Émile Gillabert, mais comme elle a, ajoute-t-il, dans la perpétuation du rêve, une fonction d'occultation dans la cosmologie générale, un gnostique peut se croire dès lors autorisé de se faire l'écho d'une pensée venant d'un autre horizon.

*

Dans un Cahier précédent Metanoia N°84, Y. Moatty, à propos de Noël, s'arrêtait sur la **signification du nom de Jésus**. La voici in extenso : "*Alors que l'on fait dériver habituellement le nom de Jésus de l'hébreu Yehoshûa = Yahvé sauve, le nom de Jésus se composait en fait de trois lettres : I-Sh-W, qu'Irénée de Lyon interprète comme étant les trois premières lettres de trois termes signifiant : "Seigneur du Ciel et de la Terre". Selon le professeur Sarwat Anis Al-Assiouty ("Jésus le non juif", Letouzey et Ané, Paris, 1987), le véritable nom de Jésus, conservé dans des inscriptions anciennes, nabatéennes et latines, est d'origine égyptienne : Isâ ou Isha, ce qui correspond d'ailleurs à la transcription arabe du nom de Jésus telle qu'on la trouve notamment dans le Coran, ainsi qu'à sa transcription sanskrite. Isâ en égyptien est dérivé d'une racine qui signifie cri, annonce, déclaration, proclamation, prédication. Immolé par les forces du mal,*

puis ressuscité comme Jésus, Osiris est couronné de gloire. Le mot Isā (l'annonciateur, le sauveur) est un attribut d'Osiris qui proclame la vérité et prêche la justice. Traduit en grec, Isā signifie : "celui qui annonce la bonne nouvelle".

Plus loin, Y. Moatty s'arrête **sur le nom de Marie** : *"La Tradition qui fait naître Marie dans une famille juive, de la tribu de Judas, remonte à un écrit apocryphe du milieu du 2ème siècle, le Protévangile de Jacques. Quoiqu'il en soit, le nom de Maria (Mariam) serait d'origine égyptienne (Encyclopedia Judaica, Jérusalem 1971, MacMillan, vol.I2, Col.B2; Dictionnaire de la Bible, Paris 1908, Letouzey et Ané, t. in Col.775,776). Ce nom est dérivé de la racine égyptienne : " Mar" (aimer). « Maria » veut dire l'Aimée, la Chérie. Mariam ou Mariammé est une contraction de l'égyptien Maria-Iamme = l'Aimée. Maria est un nom très répandu dans l'Égypte ancienne : c'est par exemple celui de plusieurs reines de la 18ème dynastie (dont Maria-Amon, fille de Thoutmés IV et épouse d'Amehotep II). Par contre, aucune femme hébraïque ne s'appelle ainsi, à l'exception de Myriam, la sœur de Moïse dont le nom (en égyptien : "Mesu", l'enfant) lui fut donné d'ailleurs par la fille de pharaon (Ex.2/10)".*

J. Prieur et G. Mordillat, dans l'un de leurs récents ouvrages - *"Jésus contre Jésus"* (Seuil) et *"Jésus, illustre et inconnu"* (DDB) -, s'interrogent : *"On sait que l'Égypte a eu une grande importance dans la naissance du Christianisme primitif : les papyrus les plus anciens des Évangiles proviennent tous de cette région. Or, les références explicites sont quasiment absentes de l'ensemble des écrits du Nouveau Testament "*. Et pour cause ! Le Judéo-christianisme, au lendemain de l'occupation de l'Égypte par l'armée romaine, avec la connivence du pouvoir en place, fera preuve d'une certaine arrogance : *"Nous qui mystiquement avons été libéré de l'Égypte, le Seigneur nous a ordonné de dépouiller les Égyptiens de leurs trésors pour en enrichir les Hébreux... nous devons les arracher pour notre usage à ces illégitimes détenteurs"*, dira Augustin. Aussi, les Judéo-chrétiens vont chercher, tout en suivant le schéma symbolique des scènes prises à l'Égypte, à faire découvrir toute la vie de Jésus entre les pages de leur propre tradition, la Bible, avec plus ou moins de bonheur, il faut l'avouer. (cf *"L'invention du Christ"*, Genèse d'une nouvelle religion de Maurice Sachot, édit. Odile Jacob).

À croire que le complot perdure de la part du Judéo-christianisme qui ose toujours se proclamer le *"véritable Israël"* (Verus Israël) pour qu'une revue catholique s'en inquiète et écrive : *" On assiste aujourd'hui à une sorte de re-judaïsation de la figure de Jésus, poussée parfois à l'extrême "* (Le Monde de la Bible N° I25, Mars-Avril 2000).

Comment en sommes-nous arrivés là ? *"Le grand drame de l'Égypte antique,*

écrit le Dr Rachid Mounir Shoucri, *est probablement d'avoir été découverte et écrite par des Occidentaux dans une optique occidentale ; c'est-à-dire avec emphase et en fonction de ce que l'Occident considère depuis la Renaissance comme les deux pôles de la civilisation occidentale : le rationalisme dit grec et le monothéisme dit juif*" (Le Monde Copte N° 12 : *Quelques réflexions sur les études antiques et les manuscrits coptes de Nag Hammadi*).

Le même auteur, dans le Monde Copte N° 7, avait déjà invité ses lecteurs à se "*poser des questions sur l'objectivité de façon souvent tendancieuse avec laquelle les études antiques ont été abordées par les chercheurs de l'Occident... Cinq siècles d'études classiques depuis le Moyen-Âge jusqu'à nos jours ont façonné l'optique occidentale d'une telle façon que tout est interprété en fonction du Judéo-christianisme érigé en système absolu sacro-saint*" (Il faut faire revivre la pensée philosophique de l'Égypte antique).

Il revient au professeur Sarwat Anis Al-Assiouty, déjà cité et qui travaille actuellement à une *Summa Aegyptiaca*, d'avoir, comme copte, relevé le défi en inaugurant dans ses travaux, non une méthode argumentaire à partir d'une thèse, entachée de subjectivité et de parti-pris, mais une méthode de recherche historico-comparative :

- historique d'abord : les faits sont rapportés avec toutes leurs circonstances environnantes du moment;
- comparative ensuite : les situations, les phénomènes sont confrontés, opposés d'une façon ou d'une autre entre eux afin de dégager une vue d'ensemble.

"Il est temps, nous dit-il, de voir les choses bien claires. Les antécédents lointains et immédiats du Christianisme, c'est dans les enseignements des sages égyptiens et du monothéisme égyptien qu'il faut les chercher. Les prophètes hébreux et l'humanisme hellénistique n'ont été pour lui que le reflet tardif et terni de la sagesse égyptienne, leurs devanciers de milliers d'années."

Ces devanciers ont heureusement fait des émules en Occident. Ce sont :

- Des égyptologues comme François X. Hery et Thierry Enel, auteurs de "*La Bible de pierre*" (Robert Laffont) et de "*L'Égypte, mère du monde*" (Albin Michel). "*A des milliers d'années de distance, écrivent-ils, le message de l'Égypte paraît encore trop neuf, trop déroutant. Il est temps, alors que nous allons aborder le 3ème millénaire de l'ère chrétienne, de renouer le lien qui nous unit à ce passé fondateur.*"
- Un écrivain bien connu, Christian Jacq, qui, dans "*Le message des bâtisseurs de cathédrales*" (Plon) écrit : "*La pensée chrétienne ne saurait être séparée de*

ses origines et de son symbolisme premier qui naquit sur la terre de Pharaon. Jusqu'à présent, on s'était contenté d'une analyse trop rapide en opposant de manière superficielle les religions dites "païennes" à la religion dite « révélée ». Malgré le caractère inhabituel de la proposition, on peut affirmer que l'Égypte est la mère spirituelle de l'Occident".

- Et même un théologien, Eugen Drewermann, que Rome n'a pu que condamner. Dans "*La barque du soleil*" (Seuil) sur l'Égypte ancienne, il souligne que "*la vision mythique de l'Égypte se trouve à l'autre extrême de ce qu'incarne la religion du Judaïsme et du Christianisme qui se veut essentiellement historique*".

Malgré le nombre incalculable d'ouvrages, tous très savants, **comment se fait-il que l'Égypte n'apparaisse jamais comme référence de nos origines, restant éloignée, toujours encombrée d'un voile épais de mystère ?** Et que savons-nous au juste de l'Égypte ? De cette civilisation plusieurs fois millénaire, nous n'avons bien souvent en mémoire que quelques images superficielles, héritées d'un lointain cours d'histoire ou d'une lecture passagère, d'un film à grand spectacle ou d'une bande dessinée. Ce sont les clichés bien connus : les amours de Cléopâtre et d'Antoine, Napoléon au pied des pyramides, les momies et leurs malédictions, les pharaons souverains cruels et mégalomanes aux ambitions démesurées, une religion hermétique au panthéon inextricable avec ses dieux à tête d'animaux, son culte païen, son écriture hiéroglyphique déroutante... Notre monde ne fait ainsi qu'occulter le legs véritable de l'Égypte par oubli et déformation, cette dernière étant régulièrement entretenue par les médias pour une « égyptomanie » de pacotille, faite de clinquant favorable pour un tourisme de masse en quelques lieux choisis.

Parmi les clichés et les à-peu-près qui ont encore cours aujourd'hui sur la civilisation égyptienne, les plus tenaces sont de toute évidence ceux qui ont trait à la religion égyptienne qui s'est développée et a perduré pendant des millénaires sur le bord du Nil. Or, sous un polythéisme apparent, la religion égyptienne, comme on l'a qualifiée, est "*un monothéisme à facettes*", ses dieux étant les aspects d'un principe unique qui se diversifie dans la manifestation en autant de dénominations.

Le Dieu d'Égypte ne reste pas dans les nuées, sa mission naturelle est de s'incarner en tout ce qui vit et plus particulièrement dans le dieu fait-homme, pharaon. Il est le prêtre unique, le médiateur entre Dieu et l'humanité, ce qui rend le sacré accessible à la terre. Sans nul doute, on peut mettre en parallèle le fils du dieu égyptien et le Fils de Dieu chrétien, comme on va le voir.

L'Égypte, cette terre traversée par un fleuve, le Nil au limon fertile, au climat exceptionnel, à la population heureuse, **a pu s'épanouir, toujours en avance**

sur les civilisations environnantes et rayonner sur la Méditerranée. Entourée à l'est comme à l'ouest de déserts arides, elle fut inévitablement l'objet de convoitises. Dès le II^{ème} millénaire avant notre ère, les premières vagues d'émigration avec les Hyksos et les Hébreux principalement, viendront mettre fin à une période d'ordre et de prospérité qui durait depuis le V^{ème} millénaire. La constitution de grands empires neufs bouleversera l'équilibre dans cette région et amènera l'Égypte à se protéger par un glacis à ses frontières. **A l'est en Palestine et en Syrie, des garnisons stationneront, c'est une occupation qui n'est en fait qu'une colonisation pendant des siècles avant J.-C.**

Après l'envahissement de l'Égypte par les Assyriens, la situation ne fera que s'aggraver avec la domination perse puis macédonienne pour finalement devenir catastrophique avec Rome et Byzance. L'Égypte vaincue, quel visage pouvait présenter **la Palestine ? L'opinion simpliste traditionnelle voudrait nous faire croire qu'au temps de Jésus, elle n'était peuplée que de Juifs.** Or, comme le spécifie l'édit de Cyrus lors du retour de l'exil de Babylone, la terre affectée aux Juifs se limitait à la seule ville de Jérusalem et à ses environs. Aussi, du temps de Jésus, la Galilée, la Samarie, la Décapole, la zone maritime d'Idumée étaient foncièrement peuplées de non juifs avec des villes hellénistiques. Même en Judée, des villes entières ne comportaient aucun Juif. Strabon, géographe grec contemporain de Jésus, apporte un témoignage irrécusable sur la population de Palestine, qui concorde avec les données récentes de l'archéologie : "*A partir de Jérusalem, écrit-il, presque tout le reste du pays est fractionné en tribus mélangées d'Égyptiens, d'Arabes et de Phéniciens. Tel est effectivement l'aspect du pays dans la Galilée, dans les cantons de Jéricho, de Philadelphie et dans les cantons de Samarie (cf Géographie, I6/34).* Même Jérusalem est une ville cosmopolite, comme l'atteste l'Écriture : "*Or il y avait demeurant à Jérusalem des hommes dévots de toutes nations qui sont sous le ciel... Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et d'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Égypte et de cette partie de la Lybie qui est proche de Cyrène, Romains en résidence tant Juifs que prosélytes, Crétois, Arabes"* (Ac. 2/5 suivant la version primitive du Codex Sinaiticus).

Cet amalgame de nations non juives et juives était gouverné au temps de Jésus par un monarque non juif, le roi Hérode le Grand, dont le père était Antipater, de race iduméenne et de sa mère, Cypros, d'une illustre famille d'Arabie, suivant Flavius Josèphe.

D'autre part, **l'opinion simpliste traditionnelle voudrait nous faire croire également que la vie religieuse de ses habitants pivotait autour d'un sanctuaire unique le temple de Jérusalem.** Or l'historien Flavius Josèphe rapporte qu'à Jérusalem même un prophète égyptien était en activité sous Néron pour administrer le culte dans les temples d'Osiris-Sérapis et d'Isis. Leur culte au

cours des siècles évoluera constamment, surtout quand il passera du peuple égyptien aux autres peuples, le culte d'Isis devenant le plus important du monde antique. Il eut un impact indéniable sur le Judaïsme. Lors de l'exil à Babylone, malgré les injonctions du prophète Jérémie, nous voyons des Juifs, adonnés de longue date au culte d'Isis, offrir des gâteaux à la "*Reine du Ciel*", Isis, suivant une coutume typiquement égyptienne (Jr. 7/18; 44/17-19). Mieux encore, le temple de Jérusalem a été au cours de 2000 ans un temple pluri-cultuel et il continuera de l'être au temps de Jésus.

Sous la domination perse, des holocaustes sont offerts à Jérusalem à Yahvé, dieu des Juifs tout comme à Alizy, dieu des Cananéens et des prières sont récitées à l'intention des rois perses, à l'origine des fonds avancés pour la construction du temple.

Sous la domination grecque, le temple de Jérusalem sert plusieurs divinités, entre autres, le dieu grec Zeus Olympien et les souverains grecs y envoient des offrandes comme Alexandre le Grand, Ptolémée III Energète, Antiochus III... et des holocaustes y sont offerts pour les rois Séleucides déifiés.

Les empereurs romains dotent constamment le temple. Auguste et son épouse y envoient des vases de vin et d'autres précieux cadeaux. Marcus Agrippa vint à Jérusalem en l'an 15 av. J.-C. et offrit en sacrifice cent bœufs. L'étranger de passage entre dans le temple et offre des sacrifices à son dieu, suivant la coutume dans l'antiquité où les grands temples de l'Orient sont des lieux de culte fréquentés par tous les hommes, sans distinction de religion ou de race, avec esprit de tolérance. Comme on le voit dans l'Évangile (Jn. 7/20), l'étranger, loin de son pays, peut entrer dans le lieu saint qu'il rencontre sur son chemin, offrir des sacrifices et adorer son dieu, comme ces Grecs, c'est-à-dire des non-juifs, montant à Jérusalem pour y adorer.

La Galilée comme la Samarie étaient peuplées d'une population mixte égypto-arabe-syro-phénicienne avec très peu de Juifs. En cette "*Galilée des nations*", Jésus y vit en toute tranquillité et y reçoit le surnom de Jésus le Galiléen. Ses ennemis le prennent pour un Samaritain : "*N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain ?*" (Jn. 8/48), reconnaissant par là qu'il n'est nullement un des leurs.

Les Évangiles parlent de Jésus le Nazaréen. Nazareth est un nom dérivé de l'ancien araméen "*nazara*" (nazir est à exclure) qui veut dire : secourir, soutenir, protéger, sauver, ce qui correspond à la mission de Jésus et de nos jours encore, dans les pays arabes, les chrétiens sont toujours dénommés "*An-Nazara*".

Jésus, fils de David ? Jésus se défend d'être le Messie attendu : "*Si David l'appelle Seigneur, comment donc est-il son fils ?*" (Mt. 22/41-46 ; Mc. 12/35-37;

Lc. 20/41-44). "Nul ne fut capable de lui répondre un mot » ajoute le texte. Plusieurs traditions établissent la formation de Jésus en Égypte. L'épisode de la fuite en Égypte sous Hérode semble le suggérer dans l'Évangile. Les Apocryphes parlent avec profusion de sa vie en Égypte durant son enfance (Évangile du pseudo-Matthieu, Évangile arabe de l'Enfance), ce que taisent les Évangiles qui font débiter sa vie publique en Palestine après le rappel d'Égypte à l'âge d'une trentaine d'années. A propos de l'éducation qu'aurait reçue Jésus en Égypte, Celse rapporte :

" Il (Jésus) fut élevé en secret et s'en fut en Égypte louer ses services et, ayant acquis là l'expérience de certains pouvoirs, il s'en revint, proclamant grâce à ses pouvoirs, qu'il était Dieu. "

(Origène dans "*Contra Celsus*")

A suivre

*

(1) **SOLYME** : terme abrégé pour Hierosolyma en latin ou Jérusalem en français.

(2) **COLOPHON** : mot grec signifiant fin, achèvement et se dit à propos de la note finale d'un texte.

(3) **DESPOSYNES**, du grec "despotés" = maître, terme qui désigne les gens du maître, les souverains.

François Gohard (Septembre 2001)

BIBLIOGRAPHIE

LES ENTRETIENS DE LAHORE ENTRE LE PRINCE IMPERIAL DÂRÂ SHIKÛH ET L'ASCETE HINDOU BABA LA'L DAS

1. Q. : Quelle différence peut-on trouver entre *nâd* (parole créatrice remplissant incessamment l'univers) et *bîd* (l'Écriture sacrée = les Védas) ?

R. : C'est la même différence qu'il y a entre le souverain qui ordonne et l'ordre édicté par lui. L'un est *nâd*, l'autre *bîd*.

Commentaire :

Malgré toute l'autorité qui lui est attachée, le Véda (la « Connaissance ») n'est qu'une science parmi les autres. Selon la Mundaka Upanishad, le Véda n'est même qu'une science inférieure, la science supérieure étant « *celle par laquelle on atteint l'Impérissable* » (I, 4, 5). Les livres des Védas sont la transcription matérielle et donc imparfaite d'une science éternelle. Ils ne peuvent donc constituer qu'un moyen, non un but en soi. Le domaine des Védas est essentiellement celui du rite. Or le rite, pas plus que les œuvres, ne permet d'accéder à la véritable Connaissance, à la Gnose éternelle, à la révélation du Soi intérieur. Les rituels servent au mieux à purifier le mental, à stabiliser les pensées. Les Écritures indiquent la Voie, elles ne sont pas la Voie. Elles sont semblables à un poteau indicateur ; or celui qui s'arrête au poteau indicateur ne va pas plus loin, il confond le moyen avec le but, la lettre avec l'esprit, le Verbe avec sa manifestation grossière. Tel est le cas des brâhmanes et des mollahs, des scribes et des pharisiens que stigmatisent tous les sages de Jésus à Bouddha, de Kabîr à Dârâ. Le vrai brâhmane est celui qui est « *établi en Brahman* » et qui n'a donc que faire des Livres sacrés : « *Autant trouve-t-on de profit à un puits lorsque l'inondation s'étend de toutes parts, autant un brâhmane arrivé à la Connaissance en trouve au Védas* » (Bhagavad Gîtâ II, 46).

Dans le *Confluent des Deux Océans*, Dârâ reprend la distinction indienne traditionnelle des trois types de sons qu'il met en parallèle avec la tradition soufie. Il distingue ainsi *Anâhat*, le Son éternel équivalent du Son absolu (*âwâz-e motlak*), ou « *Sultan des invocations* » (*Soltan-al-adhkâr*) des soufis ; *Âhat*, bruit émis par le contact de deux objets et enfin *Sabd*, la parole : « *Le Son est issu du soupir du Miséricordieux, et il fut manifesté par l'Impératif divin Kon au*

moment de l'existenciation. Ce Son est appelé Sarasvatî par les mystiques indiens, c'est de ce Son qu'ont pris naissance tous sons, les voix et les résonances... C'est de ce son qu'ont émané le Nom suprême (izm-e zam) des Musulmans et le bîdmukh = veda mukha ou la syllabe sacrée OM des mystiques indiens » (Majma' Al-Bahrayn VIII).

Parallèles :

Les paroles du Véda sont bien connues de tous,
Mais quel livre peut connaître le Jeu divin de l'Un ?
Aucun Véda ne peut vraiment appréhender
Celui dont le Jeu en chacun se déploie !

Kabîr

Révélé d'âge en âge, mon Verbe est Vérité.
Nul n'y prête attention : médite bien cela !

Kabîr

Ce que les initiés appellent Véda n'est pas le livre des Védas. Le Véda est ce qui est appréhendé à travers les Védas. Ce par quoi on peut arriver à connaître la nature de l'Être Suprême est ce que celui qui sait appelle Véda.

Shiva-Svarodaya

Vous scrutez les Écritures parce que vous pensez avoir par elles la Vie éternelle ; or elles témoignent de moi et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la Vie.

Jn V, 39

Ne connaître que les Écritures, c'est ne rien connaître. Connaître c'est être.

Nisargadatta

*

10. Q : Le directeur spirituel travaille au perfectionnement de son disciple et, comme tels, tous ses disciples sont égaux à ses yeux. Or quelques-uns, grâce au *shabd*, c'est-à-dire à ses paroles, atteignent à la grande joie de la connaissance divine, ils sont privilégiés, tandis que d'autres en demeurent exclus. Or il n'y a aucune dualité de la part du maître à leur égard, puisqu'ils sont tous égaux pour lui ; d'où survient donc cette différence ?

R. Le disciple qui sert son maître avec une foi profonde, gravant son maître avec sincérité au fond de son âme, se conformant strictement à ses injonctions, verra en très peu de temps le navire de son désir atteindre le rivage désiré...

« Tant que tu ne te seras pas anéanti, la voie de l'être ne te sera pas ouverte et ton effort ne t'obtiendra pas ce degré.

« Si, comme la chandelle, tu ne livres pas ton corps à la fusion, on ne remettra pas à tes mains le fil de la clarté. »

Commentaire :

Dans la tradition indienne le Maître (Guru), n'est pas différent de Dieu : « *Le Guru est le Soi* » (Ramana Maharshi). Le disciple doit s'abandonner avec une totale confiance entre les mains du Guru. Si le Maître ne voit aucune différence entre ses disciples, s'il ne voit pas même de différence entre lui et ses disciples, c'est le disciple qui voit une distinction entre lui et ses condisciples, entre lui et son maître. Du point de vue du disciple, la grâce du Guru est semblable à un océan. S'il y puise avec une cuillère, il obtiendra la valeur d'une cuillère. Plus le récipient est grand, plus le contenu le sera. La grâce dépend donc essentiellement de la capacité du disciple à recevoir celle-ci. A un visiteur qui sollicitait sa grâce, Ramana Maharshi répondit : « *Vous êtes plongés jusqu'au cou dans l'eau et vous pleurez pour avoir de l'eau... La grâce est toujours présente... La grâce est le commencement, le milieu et la fin. La grâce est le Soi* » (D. Godman, *Sois ce que tu es*, Maisonneuve, 1988, p. 132).

Dans la tradition soufie, le maître (Pîr) est également vénéré à l'égal presque de Dieu lui-même. L'amour de Rûmî pour son maître Shams Tâbrizî lui ont inspiré quelques vers parmi les plus beaux : « *Ô soleil de Tabrîz !/ Tes rayons me firent fondre comme neige,/ et la terre m'absorba./Devenu brume légère,/ mon esprit remonte vers le soleil* ». Il n'est toutefois pas toujours facile de trouver un vrai maître, pas plus qu'il n'est facile de trouver un vrai disciple. Bahauddin Naqshbandî dit ainsi : « *Ou bien un élève avec capacité se présente et il n'y a pas de Maître digne de le recevoir, ou bien un Maître est là et il n'y a pas d'élèves possédant les capacités requises* » (in *Le soufisme, la voie de l'Unité*, L'Originel, 1980, p. 77).

Les liens de Dârâ avec son maître Sarmad sont aussi célèbres qu'indéfectibles. Il lui écrit dans une lettre : « *Mon guide et mon maître, tous les jours, je décide de te rendre visite, mais je n'y parviens pas. Si je suis moi, pourquoi donc cette intention qui est la mienne, reste-t-elle sans résultat ? Et si je ne le suis pas, que me reprocher ? Si le meurtre de l'Imam Hosayn était la volonté de Dieu,*

pourquoi son assassin a-t-il été placé entre eux ? Et si ce n'était pas la volonté de Dieu, que signifie alors : ' Dieu fait ce qu'il veut, commande ce qu'il veut ' ? Le meilleur des prophètes combattit les infidèles, et l'armée de l'Islam essuya la défaite. Comment l'expliquer ? Les partisans de l'exotérique disent que c'était là une épreuve, mais pour l'homme parfait, une épreuve était-elle nécessaire ? » Sarmad lui aurait répondu : « Mon cher ami, tout ce que j'ai lu je l'ai oublié, excepté les paroles de l'Aimé, que je ne cesse de répéter ».

Parallèles :

Si le disciple reçoit comme vérité
Les paroles que prononce le Guru,
Alors s'ouvre devant lui le chemin
Qui seul détruit l'ignorance !

Kabîr

Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée.

Th 13

Venez à moi
parce que mon joug est bon
et douce mon autorité,
et vous trouverez pour vous le repos.

Th 90

C'est Allah qui est le Guide.
Pas de Seigneur autre que Lui.

Ibn Arabi, *Livre de l'extinction*

Une fois que vous avez accepté qu'un Guru soit votre Guru, la foi aveugle est indispensable, ainsi que l'abandon total...

Le plus grand des Gurus est votre Soi intérieur. Il est en vérité le Maître Suprême. Lui seul peut vous amener au but et lui seul vous accueillera au bout de la route.

Nisargadatta

Le bon disciple trouve toujours le bon maître.

Nisargadatta, *Je suis*

MEDITATION AU FIL DE LA PLUME

Nous avons bien connu dans les années 1980 Madame Seeta S. Sapre qui fut avec son mari et Monsieur Mullarpattan parmi les principaux interprètes anglophones de Nisargadatta Maharaj. Elle pouvait ainsi se vanter d'être, sur le plan spirituel, la femme la plus proche du Maître qu'elle avait connu et assisté jusqu'à la fin terrestre de ce dernier. Elle habitait un petit appartement à l'étage d'un immeuble où Nisargadatta aimait se rendre, et du balcon duquel elle pouvait admirer les rayons du soleil illuminant la baie de Bombay. Elle était enchantée des beautés de la nature, reflets de la beauté divine. Nous avons eu avec elle et Monsieur Mullarpattan de longues conversations sur la vie et l'enseignement de Maharaj. Ils poursuivaient à l'époque - aussi scrupuleusement que possible - la traduction des entretiens du Maître en réécoutant les nombreuses cassettes-audio enregistrées lors des bhajans qui s'étaient tenus au domicile de ce dernier.

Nous avons eu ainsi l'occasion de rencontrer un autre disciple proche de Nisargadatta, en la personne de Ramesh S. Balsekar qui demeurait à l'époque non loin de là. Tout en conservant des rapports amicaux avec lui, elle semblait lui reprocher de vouloir désormais se comporter comme un guru ordinaire, théorisant les paroles vivantes de Nisargadatta plutôt que de les livrer avec fidélité. Nous avons vu Balsekar ébranlé par les paroles de Madame Seeta S. Sapre. Rappelons à ce propos que, contrairement à ce qui a été affirmé plus tard par certains chercheurs occidentaux, Balsekar – s'il a bien été l'un des disciples et traducteurs de Nisargadatta – n'a par contre jamais été son successeur désigné.

Elle avait consigné ses propres méditations inspirées par sa fréquentation de l'un des plus grands maîtres non-dualistes du XX^e siècle dans un petit recueil intitulé « *La fleur de la connaissance* » dont nous avons plaisir de livrer ici quelques extraits, traduits par nos soins.

Yves

LA FLEUR DE LA CONNAISSANCE

**POUR CONNAÎTRE L'ORIGINE,
IL FAUT ÊTRE : AVANT CELA,
ÊTRE L'UN ; AVANT L'ORIGINE
ÊTRE – L'AMOUR,
CHERCHONS LE SOI,
AMI, ET SOYONS UN DANS LA CONNAISSANCE**

L'AIME– L'INTELLIGENCE

Celui qui pénètre la connaissance du Soi, la pure conscience, qui réalise « **JE SUIS** » comme la vraie Connaissance - ce qui brille par soi-même -, nomme-le lumière de dévotion, lumière de courage, lumière de conscience, lumière de l'intellect.

Connais cette intelligence, et prosterne-toi devant le *Sadguru*, l'Aimé, la pure présence.

Tu es ton propre Sadguru – L'Aimé. Le *guru* extérieur, ton guide, est un jalon, une borne. Le *Guru*, ton propre Soi, l'*antaryami*, sait discriminer car il est lui-même la discrimination.

Le tout-puissant *guru* est ton propre *antaryami*. Il est, en vérité, l'intelligence, lui qui te guide et te connaît. Aie foi en lui, tu n'as besoin d'aucun autre *guru*.

Celui qui voit la Vérité cachée derrière le mirage évanescent du monde, celui-là est la RÉALITÉ.

Celui qui voit le présent et la pure conscience, l'être pur, celui-là est ton vrai guide, - ton *guru*.

La grâce du *Sadguru*, l'être toujours présent, est la même pour tous.

Cet ardent désir de connaître, de retourner à l'Aimé – le *Sadguru* - , c'est lui qui, en toi, est venu l'allumer.

Un simple mets, un livre peuvent accomplir l'OEUVRE. Invisible et secrète, c'est la grâce du *Sadguru* qui opère.

Dans les plus profonds replis de ton cœur, immuable, éternelle, frémit la lumière de la Connaissance. C'est elle ton véritable *Guru*. Quant aux autres *gurus*, ils ne sont que des poteaux indicateurs.

L'extérieur reconnaît la présence vivante du principe intérieur. L'intérieur tolère provisoirement l'extérieur.

Le *guru* extérieur montre le chemin, l'intérieur est la force cachée. Qui est sincère et comprend cela, nourrit et protège l'intérieur.

La voix de cette intelligence, cette voix est moi-même. Cette Connaissance, elle-aussi est moi-même. Ce son, cette voix est la foi, garant de moi-même. Le vrai Soi.

Seuls comptent ma persévérance et mon sérieux. La vie est le *Sadguru*.

NOTE :

antaryami : littéralement le « Régent intérieur » qui symbolise la force cosmique latente dans toutes les formes de vie.

FRANCOIS DE BORMAN
L'EVANGILE DE THOMAS, LE ROYAUME INTERIEUR
Éditions MOLS, AUTRES REGARDS, 2013

Nous retiendrons de l'étude de François de Borman qu'elle se veut une réhabilitation et un nouvel éclairage de l'évangile de Thomas. Contrairement à ce qui a été souvent avancé par les historiens et théologiens chrétiens, l'auteur s'efforce de démontrer que cet évangile est construit suivant une logique rigoureuse et possède une structure bien définie, celle de la trame d'un enseignement qui conduit chacun à la sagesse ultime, désignée comme le Royaume intérieur.

Comparant les paroles de l'évangile de Thomas avec celles des canoniques, François de Borman tente d'en dégager le sens et d'expliquer comment elles s'enchaînent dans un ordre précis, tout en soulignant toute la richesse et l'étonnante modernité de ce que certains, notamment aux Etats-Unis, ont pris l'habitude d'appeler le cinquième évangile.

François de Borman en arrive à un certain nombre de conclusions qui pour nous sont évidentes depuis longtemps. Il avance ainsi de multiples arguments lui permettant d'affirmer que l'évangile de Thomas est antérieur aux évangiles canoniques et constitue très probablement l'écrit le plus ancien de la chrétienté qui nous soit parvenu. Il en déduit logiquement que dès lors que l'évangile de Thomas est centré sur la quête individuelle du Royaume intérieur, une telle perspective remet radicalement en cause le rôle de l'autorité religieuse.

Tout en adhérant à ces conclusions, nous ne pouvons que regretter que l'auteur ne fasse aucune allusion à l'œuvre d'Émile Gillibert, tout en reconnaissant en bibliographie avoir consulté l'édition de l'Évangile de Thomas publié par Émile avec la collaboration de Pierre Bourgeois et de Yves Haas. François de Borman ne faisant que reprendre une bonne partie des analyses d'Émile, c'est donc à tort que l'éditeur affirme en quatrième de couverture que ce nouvel ouvrage constitue une première.

Yves

COURRIER DES LECTEURS

Le 11 février 2015

Cher Jacques,

Lorsque j'avais huit ans, mon instituteur me laissait seul dans la salle de classe pendant que mes camarades jouaient au foot à l'heure de la récréation, afin que je continue à écrire des poèmes (!).

Depuis, il m'est arrivé, à peu près tous les vingt ans, d'en écrire un autre, bien que mes maîtres aient résolu de faire de moi un ingénieur, et que je leur aie obéi.

J'ai récemment essayé de rassembler tout ce que j'avais appris de la Gnose de Marsanne dans les textes « *Une métaphysique* » que tu m'as autorisé à mettre sur le site.

Aujourd'hui j'éprouve le besoin de dire l'indicible qui ressort de cette Gnose et, à cette fin, je m'essaye à nouveau à la poésie, une poésie très prosaïque.

Voilà le résultat de cet essai. Je te le soumets, à toi le poète. S'il te convient, nous le mettrons sur le site.

Amicalement, dans la gnose.

Michel

*

Le 21 février 2015

Mon cher Michel,

De retour d'un séjour d'une semaine en Maurienne, chez mon fils, ma belle-fille et ma petite-fille - avec laquelle j'ai eu le bonheur de skier (à dix ans, elle est

presque aussi forte que son grand-père... qui a commencé au même âge !) -, je découvre avec émotion les poèmes que tu m'as envoyés ; émotion, car, contrairement à la façon modeste dont tu me les présentes, ils sont loin d'être prosaïques.

En effet, ils sont, pour moi, à la fois justes et sensibles dans la forme autant que dans le fond, et totalement en harmonie avec la gnose. D'où leur limpidité et leur fluidité.

Il se trouve que j'appartiens à une famille d'ingénieurs, parmi lesquels le littéraire que je suis, fait un peu figure de "mouton noir" ! Cela étant, j'ai pu observer chez nombre de mes cousins "scientifiques" une appétence pour les lettres qui leur confère une richesse dont je suis loin d'avoir la possession, quant à moi, s'agissant des sciences !

C'est pourquoi je ne suis pas surpris du "talent caché" que tu me révèles en m'envoyant tes poèmes !

J'estime qu'ils ont tout à fait leur place dans les cahiers.

Soumets les à la lecture d'Yves, non pas en vue d'une éventuelle censure - ce dont je doute, le connaissant ! - mais pour qu'il ait le même plaisir que moi à les lire.

Je t'embrasse bien fraternellement.

Jacques

*

N.B. Les poèmes de Michel, regroupés sous le titre « *Variations sur une métaphysique* » sont publiés à la rubrique Poésie

POESIES

LE VIDE DE VERRE

Un palais aux murs
De vent

Un palais dont les tours
Sont de flamme au grand jour

Un palais d'opale
Au cœur du zénith

L'oiseau fait d'air pâle
Y vole vite

Laisse une traînée blanche
Dans l'espace noir

Son vol dessine un signe
Qui signifie absence

Roger Gilbert-Lecomte

Extrait de « *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent...* » Préface d'Antonin Artaud, Choix et présentation de Zéno Bianu, Poésie/Gallimard, 2015

« Roger Gilbert-Lecomte, à l'exemple des plus hauts poètes sacrés de la tradition extrême-orientale, identifie dans ses poèmes la métaphysique et la poésie. Il remonte à la source génésique des images ; il sait que le lyrisme, comme l'amour, comme la mort, sont tous sortis de la même source violente et nous en rapproche par la même occasion » (Antonin Artaud)

POEMES HUMAINS

Je suis peut-être un autre ; allant dans l'aube, un autre qui marche
autour d'un long disque, un disque élastique :
mortel, figuratif, audacieux, diaphragme.

Je me souviens peut-être de mon attente, en annotant les marbres,
là un signe écarlate, là une couche de bronze,
un renard absent, bâtard, furieux,
homme, peut-être, à la fin,
le dos oint de miséricorde indigo,
et au-delà, me dis-je, peut-être n'y a-t-il rien.

(A lo mejor)

Quelle importance, si je vis ?
Quelle importance, si je meurs ?...
Que m'importe, si je ne vis ni ne meurs ?

(Qué me da)

Il vient de passer, celui qui viendra ...
Il vient de passer sans être venu.

(Acaba de pasar)

Qu'il aille, tout nu, le millionnaire !
Malheur à celui qui sur des trésors bâtit son lit de mort !...

Que soit béni celui qui regarde l'air dans l'air,...
que se dénude celui qui est nu...

Faites perdre à Dieu l'habitude d'être un homme...

(Ande desnudo)

UNE GUITARE DANS LA NUIT

une guitare dans la nuit
un margouillat s'enfuit
un vieil air se languit
de sa jeunesse rebelle

une vague en plein vol
suspendue un instant
se glisse doucement
au pur repli de l'être

chute de lumière
j'ai recueilli la foudre
dont j'ai creusé la tombe
où palpite la lave

que reste-t-il du tout
même s'il n'en reste rien
qu'importe s'il m'emporte
sans souci de retour

aux portes grandes ouvertes
de ma jubilation

Yves

A L'ENVERS DU REGARD

ô mer aux yeux de soie
ô mer amère patrie
qui toujours passe et qui repasse
à l'envers des nuages

à l'envers de l'amer
il n'y a que l'envers
de la mer et du ciel
ô mer aux yeux de soie

à l'envers de l'envers
il n'y a pas d'endroit
il n'y a pas d'avant
il n'y a pas d'après

à travers ton regard
plonger au plus profond
à l'autre bout de soi
à l'envers de soi-même

pour changer de regard
à l'envers du regard

Yves

VARIATIONS SUR UNE METAPHYSIQUE

Variation 1

Je suis la matrice éternelle,
étale et liquide, je ne suis qu'horizon.
Horizontale, trop horizontale, un désir de verticalité m'anime.

Aussi, du plus profond de moi, monte une colonne de désir
qui surgit, brisant mon uniformité ;
solide et dressée
elle porte en son sommet un soleil rougeoyant
qui se tient debout, ancré dans mon inconnaissance
et exulte.

Du plus profond de lui jaillit ma lumière
en une myriade d'étincelles
infiniment multiples
que j'envoie explorer les ténèbres.

Variation 2

Chaque parcelle de moi-même s'enfonce
en un monde de peurs, un monde de dangers
dont elle croit se protéger
en se faisant matière
mais matière illusoire.

Aucune halte n'est possible,
tout regard en arrière est interdit,
chaque parcelle de ma lumière est prisonnière
de mon désir de me connaître.

Parfois, très rarement,
une étincelle prend conscience
du caractère illusoire du monde qui l'entoure,
et la chaleur qui l'anime,
la prévient
d'être engloutie par les ténèbres.

Elle me voit alors

et consume la gangue du multiple
afin, perle unique,
de ne plus faire qu'Un
avec moi.

Variation 3

Si, au terme de ce long voyage,
mon envoyé a compris enfin
qui il était, il revient à mon inconnance,
vide de tout désir, totalement en repos.

Mais il n'y a de repos
que pour celui
qui accomplit jusqu'au bout
le mouvement que j'exige.

Ceux qui mettent genou à terre,
fuyant dans l'angélisme
le mouvement inexorable que je leur impose,
je les abandonne
à leurs tristes prières.

Ceux-là valorisent leur âme
au dépens leur corps,
corps pourtant sublime
d'où rayonne ma lumière.

Variation 4

Il n'y a de voyage que pour mes envoyés
car, en moi, tout est là,
tout est instantané.
En permanence je suis là
et peux surgir en tout lieu, à tout moment.

Le monde que parcourent mes envoyés,
est une illusion qui a son espace, son temps
et sa propre logique
dans laquelle je ne me sens nullement impliquée.

Ce monde étant cruel,
il est naturel

que mes envoyés m'en maudissent ;
certains s'essayent à l'améliorer ;
cela ne les rapprochera pas
de moi.

Variation 5

Pour me connaître, je me divise
mais, continuer de diviser,
c'est délaisser ma lumière.

Les éléments de moi
qui se croient uns,
se prennent pour moi,
le seul Un.
Ils méprisent et divisent ;
ce faisant, ils sont diaboliques.

Néanmoins, ils me parviendront
tout comme les envoyés
qui ont conservé ma lumière.

Aussi quand je les réintègre,
j'intègre en moi le diable,
qui résulte
de mon œuvre.

Variation 6

Dans la myriade d'étincelles
que projette le soleil
qui surgit verticalement
de mon horizontale et insondable ignorance,
seule une entre mille
et deux entre dix-mille
parviendront à moi
pleines de ma lumière.

Elles me rapporteront aussi
la lumière
que les autres ont laissé échapper.

Mais, aux unes comme aux autres,

la capacité à conserver
ou à laisser échapper
ma lumière,
est inscrite dans la projection initiale.

Elles n'y peuvent rien
car seule je suis libre.
La liberté m'appartient en propre.

Variation 7

Je me voile aux ténèbres
à travers le voyage
que font les étincelles
de ma lumière.

Mon voile est incrusté
des pierres illusoires,
ces gangues du multiple
qui enserrent mes envoyés.

Lorsque, par bonheur,
un de mes envoyés
perçoit ma lumière
à travers l'opacité
de la gangue d'images qui l'entoure,
il saisit l'épée qui transperce les murs
et tue le personnage
qui se prenait pour moi.

Il est alors nu et vulnérable
tel l'enfant qui vient de naître.

Moi , je retire mon voile
et me jette sur lui
afin de m'unir à lui
dans la chambre nuptiale.

Et lui boit à ma bouche
et devient comme moi.

Michel

A moi ! Tchouang-Tseu.

« *Ah, si je connaissais un homme qui oublie le langage, pour avoir à qui parler !* » (Merci Jean-François Billeter).

Tchouang-Tseu dit : « *Il est facile de connaître la voie, il est difficile de ne pas en parler. La connaître et ne pas en parler, c'est le moyen de rejoindre le Ciel. La connaître et en parler, c'est le moyen de rejoindre l'humain. Les anciens s'en tenaient au Ciel.* »

Sans rejeter l'humain :

(Exergue) : Deux sans toi

LA PART DU CIEL

Ni vide ni matériel au cœur de chacun, de toute évidence sans (autre) fondement (que lui-même), sans caractères.

Insaisissable à chercher, à connaître et reconnaître premier, plein cœur ;

« *contemple en esprit ce qui est absence mais à quoi l'esprit donne ferme présence* »,

« *par le non-être saisissons son secret* ».

Ainsi tu le connais, « amonde », amont et aval, premier et dernier, simple ravissant, silence sous la portée, or de la nuit dansé et chanté, source et reflet amoureux.

Louis-Marie

DEUX VERSIONS DU VERBE UNIQUE

Verbe unique
je différencie les sons
pour le bonheur de me dire

Lumière sans images
je dessine l'arc-en-ciel
pour tester le mirage

Un sans second
je me divise
pour vivre ma diversité
me rassemble
pour jouir de ma proximité
puis n'y tenant plus
je plonge en m'embrassant
dans la reconnaissance
de mon inéluctable unicité

Verbe unique
je différencie les sons
pour le bonheur de me dire

Lumière sans images
je dessine l'arc-en-ciel
pour tester le mirage

En mon sein
lumière et verbe engendrent
la musique
ma fille de dilection

Ainsi je me divise
pour vivre ma diversité
et me rassemble
pour jouir de ma proximité

Puis brûlant d'impatience
je plonge en m'embrassant
dans la reconnaissance
de mon inéluctable unité

Émile Gillabert (7.06.92)